

choisir

revue culturelle
n° 650 – février 2014



Sciences
Menaces d'extinction

Arts
La danse de l'espoir

Pierre Favre
de berger à saint



Travaille en esprit d'oraison !

*Etudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état ;
mais ne les regarde que d'un œil ;
que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle !*

*Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille ! (...)
Que l'autre soit toujours prête à recevoir
les doux accents de la voix de ton ami céleste !*

*N'écris que d'une main ! (...)
De l'autre tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant
se tient attaché au vêtement de son père ! (...)
Sans cette précaution tu te briseras infailliblement
la tête contre quelque pierre.*

André-Marie Ampère



choisir

n° 650 - février 2014

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : E. Valdinaire / Office du tourisme
de St-Jean-de Sixt, chapelle du Villaret
p. 4 : Le Courrier / J.-P. Di Silvestro
p. 13 : Pan Swiss
p. 17 : Charlotte Moreau
p. 25-26 : S. Mukherjee / B. Brustlein, Missio
p. 29 : Jia Zhangke
p. 31 : RMN-Grand Palais / P. Philibert
p. 36 : Archives « Sud Ouest » / J.-F.
Grousset

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un voyage audacieux ! <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Spiritualité	8
Une question de souffle <i>par Luc Ruedin</i>	
Portrait	9
Pierre Favre sj. Les sources d'un saint <i>par Céline Fossati</i>	
Sciences	11
Danger, pesticides ! <i>par Sandra Baer</i>	
Sciences	14
Menaces d'extinction <i>par Gabriel Bittar</i>	
Sciences	15
Médicaments testés sur les humains <i>par Patrick Durisch</i>	
Politique	20
Hongrie. Le christianisme pour idéologie <i>par Attila Jakab</i>	
Arts	24
Calcutta. La danse de l'espoir <i>par Elmar zur Bonsen et Barbara Brustlein</i>	
Cinéma	28
Version soft, version hard <i>par Patrick Bittar</i>	
Expositions	30
L'œil du libre penseur <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Diderot : « totus in utero » <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	35
Stein et la personne <i>par Philibert Secretan</i>	
Livres ouverts	36
Jacques Ellul <i>par Jean-Claude Huot</i>	
Livres ouverts	38
Homosexuels catholiques <i>par Odile Tardieu</i>	
Chronique	44
Ich bin ein Berliner <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Un voyage audacieux !

La confirmation est tombée en début d'année : le pape François se rendra en Terre sainte les 23, 24 et 25 mai prochains. Il s'agit, précise-t-on au Vatican, d'un pèlerinage ! L'accent est donc mis sur la dimension spirituelle du déplacement de François, avec les célébrations en Jordanie, en Palestine et à Jérusalem : une messe dans le stade de la capitale jordanienne, avec un temps de prière au lieu du baptême au bord du Jourdain, une messe sur la place de la Mangeoire dans la ville où Jésus est né, et, « le 3^e jour », une célébration œcuménique au St-Sépulcre, lieu de la crucifixion et de la mise au tombeau de Jésus, avec le patriarche orthodoxe Bartholomée de Constantinople et les autres chefs des Eglises chrétiennes. Mais comment ne pas penser à la dimension politique que revêtira le voyage ? Sont prévues le 24 une rencontre avec le roi Abdallah II en son Palais à Amman, le 25 un accueil à Bethléem par le président de l'Autorité palestinienne Mahmoud Abbas, et le 26 une réception à Tel-Aviv par le président Shimon Peres et les autorités israéliennes.

Que peut-on lire entre les lignes d'un tel programme ? Sur le plan politique, il s'agit d'une grande « première » : le pape volera d'Amman à Bethléem par hélicoptère, c'est-à-dire sans traverser le pont Allenby et le check-point imposé par l'armée d'occupation d'Israël (personne aujourd'hui ne peut passer de Jordanie en Territoires palestiniens sans être contrôlé par Israël). Autrement dit, le voyage du pape fait fi des frontières nées de la guerre. De plus, c'est une reconnaissance implicite que Jordanie et Palestine sont naturellement voisines et que les entraves militaires ne sont qu'une anomalie qui ne saurait subsister longtemps encore. De même lorsque, toujours en hélicoptère, le pape quittera Bethléem pour atterrir à Tel-Aviv, comme s'il se rendait dans l'Etat hébreu, par la seule entrée possible à toute personne qui arrive par avion directement de l'Ouest. Et c'est à Tel-Aviv - que les Etats membres des Nations Unies, à quelques très rares exceptions, reconnaissent comme « capitale » d'Israël en y maintenant leurs ambassades - qu'il rencontrera le président et les autorités israéliennes. Quant à Jérusalem - capitale choisie par Israël mais non recon-

nue par l'ONU-, il n'y est prévu qu'un temps de recueillement au Mur et à Yad Vashem, pour prier l'Éternel, béni soit-il, que « jamais, jamais plus la guerre ».

Ces paroles de Paul VI rappelleront qu'il y a 50 ans ce même Paul VI rencontrait à Jérusalem, pour la 1^{re} fois depuis le grand schisme qui a déchiré la chrétienté, le patriarche de Constantinople Athenagoras. N'est-ce pas du reste cet anniversaire qui a motivé le pape François à entreprendre son voyage ? Le baiser de paix échangé par les deux pontifes avait provoqué une onde de choc jusqu'au près de l'homme de la rue. Dans les souks de Jérusalem, on ne se regardait plus de la même façon entre religieux des deux confessions ; on voyait même franciscains et popes se saluer lorsqu'ils se croisaient ! L'Église romaine était alors en plein Vatican II et les orthodoxes parlaient de la nécessité de mettre sur pied un concile panorthodoxe. Mais depuis, les partenaires ne sont plus les mêmes et les Églises qu'ils président non plus. Le patriarche œcuménique a vu son primat de plus en plus mis en cause et « de nombreux orthodoxes considèrent Moscou comme le nouveau centre de l'orthodoxie ».¹ Alors, quel geste François et Bartholomée pourraient-il échanger pour réchauffer l'enthousiasme très refroidi depuis, malgré 50 ans de dialogue théologique ?

Le 3 janvier dernier, le pape François a célébré en l'église du Gesù la fête du St Nom de Jésus, fête patronale de la Compagnie. Aux centaines de jésuites présents, il a adressé, dans son langage imagé et fraternel, deux recommandations : « Soyez audacieux ! Soyez inquiets ! » Oserait-on lui souhaiter de les appliquer à sa prochaine visite à Jérusalem ? Audacieux, il devra l'être pour inviter dans l'église du St-Sépulcre, sur un territoire qui appartient à l'Église orthodoxe, ses pairs dans la foi en Jésus-Christ. Inquiet - c'est-à-dire ne pouvant se contenter d'être quiet, figé sur des positions acquises -, il devra le manifester à ses frères en Christ, pour aller plus loin dans la réalisation de cette parole du Christ : « Que tous soient un ! » La proclamation d'une date commune pour Pâques, en l'église même où on célèbre le souvenir de la Résurrection, en serait un signe.² Car c'est de communion que le monde, et non seulement le peuple de Dieu, a le plus besoin.

Jean-Bernard Livio sj

1 • Cf. Jerry Ryan, « Dialogue panorthodoxe » in *choisir* n° 649, janvier 2014, pp. 13-16.

2 • Par le hasard des calendriers, Pâques sera commune à tous les chrétiens le 20 avril 2014, puis à nouveau en 2017. (n.d.l.r.)

■ Commentaire

Financer l'avortement ?

La prochaine votation sur le remboursement de l'interruption volontaire de grossesse s'affronte à un redoutable problème : l'argent de l'ensemble des contribuables peut-il payer les conséquences médicales d'actes que certains jugent illégitimes ? Tous ceux qui considèrent que l'avortement supprime une vie humaine disent non. Ils argumentent en disant que la question n'est pas de même nature que le remboursement des frais de santé liés à l'alcoolisme, à la consommation de drogues ou aux comportements à risques, sur la route ou hors des pistes neigeuses, car, disent-ils, l'avortement est un crime. Mais quand cela serait, est-ce suffisant pour clore le débat ?

Du point de vue légal, l'avortement n'attente pas à la vie humaine ; ce que nient ceux qui pensent que l'embryon est un être humain dès sa conception (c'est la

*Manifestation contre
l'initiative, Genève,
18 janvier*



doctrine actuelle officielle du catholicisme romain). Le débat fait rage entre les anthropologues, les biologistes, les philosophes et les théologiens. L'histoire montre une très grande variété des positions publiques : jadis n'était considéré comme être humain que celui qui avait la parole ; naguère, que celui qui était né viable (c'était d'ailleurs un des points remarquables de l'attitude chrétienne : on ne tuait pas les nouveau-nés) ; récemment, on oscillait encore entre quelques semaines et quelques mois pour savoir à partir de quel âge l'embryon doit être protégé.

Pendant que tout ce beau monde se disputait sous la pression des électeurs, la législation a changé. La culture individualiste (je ne dis pas égoïste) portée par le capitalisme a conduit à dépénaliser l'avortement, qui se range du coup dans la catégorie des droits que la société a le devoir d'assumer.

Certains qui pensaient illégitimes les lois autorisant l'avortement ont porté la question devant la Cour des droits de l'homme du Conseil de l'Europe. Ils s'appuyaient sur la Convention européenne, qui reconnaît en son article 2 « le droit de toute personne à la vie ». Mais qu'est-ce qu'une personne humaine ? Dans son arrêt du 8 juillet 2004, la Cour ne s'est pas prononcée ; et elle a eu raison. Elle a renvoyé les demandeurs à la législation nationale des Etats.

Cela dit, le légal n'est pas le légitime : la loi vise l'ordre public et non pas directement le bien de chaque individu. La différence de ces deux registres (le légal et le légitime) nourrit toute la vie politique, qui est constitutive de la dignité humaine. Ceux qui veulent éviter le débat et mettre leur conscience à l'abri d'une autorité publique en sont donc pour leurs frais.

Etienne Perrot sj

 ■ Eclairage

Votations : la valse des évêques

D'un côté la détermination de Mgr Huonder, évêque de Coire, à soutenir l'initiative *Financer l'avortement est une affaire privée*. De l'autre, l'opposition déclarée au même texte de Mgr Gmür, évêque de Bâle. Au centre, le ni oui ni non de Mgr Morerod, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg. Le premier crie « au meurtre ». Le second estime inappropriée cette mesure qui « ne permettrait pas d'empêcher des avortements ». Le troisième argumente sur deux hypothèses qui, par trop d'ambiguïté, ne sont à même de satisfaire personne : « L'initiative revient à affaiblir l'opposition à l'avortement (...) Son titre indique que l'avortement est une affaire personnelle : elle accepte donc l'argument le plus courant des défenseurs de l'avortement (le libre choix de la seule mère). » Difficile dans ces conditions pour un catholique suisse de savoir à quel ecclésiastique se vouer.

En décembre 2012, les évêques suisses, par la voix Mgr Markus Büchel, évêque de Saint-Gall, secondée par celle de Mgr Gmür, déclaraient pourtant que cette initiative n'était pas la bonne solution pour protéger la vie. La Conférence des évêques suisses (CES) tenait néanmoins à préciser que sa prise de parole n'était pas un mot d'ordre en vue de la votation, et renvoyait déjà à la conscience de chacun.

Le débat est loin de toucher à sa fin. Les milieux anti-avortement récoltent des signatures pour une autre initiative populaire intitulée *Protéger la vie pour remédier à la perte de milliards*. Date butoir : le 26 août 2014. Le comité d'initiative, emmené par le glaronnais Heinz Hürzeler, ex-conseiller municipal

UDF, désormais membre du Mouvement socio-libéral, propose d'ajouter cette phrase à la Constitution : « La vie humaine est protégée. » Ce qui aurait pour effet d'empêcher l'avortement, mais aussi l'assistance au suicide ou bien encore le diagnostic préimplantatoire. Argument principal : l'avortement nuit à l'économie. La position des évêques du CES sera-t-elle alors plus claire ?

Du côté des réformes, la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, par contre, n'hésite pas à rejeter l'initiative demandant que l'interruption de grossesse ne soit plus prise en charge par l'assurance maladie de base. Elle partage avec les initiants l'objectif de réduire le nombre d'avortements, mais rejette la méthode : « Ce n'est pas en infligeant des sanctions, mais en ouvrant des perspectives de vie que l'on pourra empêcher des avortements. » (rédaction)

 ■ Info

Canonisation de jésuites

Après le Français Pierre Favre (voir les pp. 9-10 de ce numéro), un autre religieux des débuts de la Compagnie de Jésus, le Père Jose de Anchieta, devrait être canonisé cette année. Evangéliste du Brésil, considéré comme l'apôtre du pays et saint national, le missionnaire espagnol avait été béatifié par le pape Jean Paul II en 1980. Le cardinal brésilien Raymundo Damasceno Assis, président de la Conférence des évêques du Brésil, a indiqué en décembre dernier que le pape François lui avait confirmé cette décision.

Entré dans la Compagnie de Jésus en 1551, le jeune José de Anchieta fut envoyé deux ans plus tard au Brésil

par Ignace de Loyola et devint prêtre en 1566. Outre sa tâche de missionnaire, il étudia les langues indigènes et publia le premier catéchisme en langue indienne ainsi que, peu avant sa mort, une grammaire de la langue tupi. Il participe à la fondation de la mission de Piratininga, à l'origine de la métropole actuelle de Sao Paulo. Il mourut en 1597 à Reritiba, dans l'Etat de Espiritu Santo. La ville a été renommée Anchieta en son honneur. (apic/réd.)

■ Info

Irak, le syriaque officialisé

Le Parlement irakien a reconnu le syriaque, l'arménien et le langage parlé par les Turkmènes au nombre des langues du pays, aux côtés de l'arabe et du kurde déjà officialisés. La loi sur les langues officielles a été approuvée par la Chambre des représentants le 7 janvier et constitue l'aboutissement de dix années d'efforts visant à faire reconnaître au niveau législatif un principe déjà présent dans la Constitution, expression de l'égalité des droits de l'ensemble des citoyens.

La mesure a été accueillie avec satisfaction par les communautés chrétiennes. Elle trouvera des applications concrètes surtout dans les zones habitées plus densément par les chrétiens arméniens et syriaques, telles que la Plaine de Ninive et les gouvernorats de Dahuk et d'Erbil.

A un moment de l'histoire du pays marqué par de nouveaux affrontements sectaires et par des agressions de factions djihadistes, cette mesure législative réaffirme la vocation plurielle, interethnique et interconfessionnelle du pays, seule capable de garantir sa survie en tant que nation. (fides/réd.)

■ Info

Synode panorthodoxe

Le patriarche œcuménique de Constantinople Bartholomée 1^{er} a invité en mars, à Istanbul, les patriarches et métropolitains du monde orthodoxe. Le but de la rencontre est de préparer le Synode panorthodoxe de 2015. Le principal problème dans la tenue du Synode 2015 réside dans les divergences des patriarcats de Constantinople et de Moscou à propos de la primauté du patriarcat œcuménique de Constantinople. (apic/réd.)

■ Info

Ethique médicale

Frank Mathwig, chargé des questions théologiques et éthiques à la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) depuis 2005, a été nommé à la Commission nationale d'éthique dans le domaine de la médecine humaine. Instaurée en 2001, la Commission d'éthique suit l'évolution des techniques de procréation et du génie génétique en médecine humaine et joue un rôle de consultant pour l'Assemblée fédérale, le Conseil fédéral et les Cantons.

Fr. Mathwig est spécialiste de bioéthique, d'éthique politique ainsi que d'anthropologie théologique. Ses publications portent notamment sur l'euthanasie, les soins palliatifs, la recherche sur l'être humain et les droits de l'homme. « Nous nous réjouissons qu'une voix réformée internationalement recon nue soit entendue en Suisse sur les défis éthiques auxquels nous confrontent les progrès de la médecine », a déclaré Gottfried Locher, président du conseil de la FEPS. (apic/com.réd.)

 ■ Info

USA : Darwin contesté

Un tiers des Américains ne croit pas en la théorie de l'évolution des espèces d'après l'enquête réalisée par l'institut Pew Research Center, publiée le 30 décembre 2013. L'appartenance religieuse semble jouer un rôle déterminant dans l'adhésion ou non à la théorie développée par Charles Darwin. Les chrétiens évangéliques sont les plus farouches opposants au darwinisme, deux tiers d'entre eux considérant que « les humains et les autres êtres vivants ont toujours existé sous leur forme présente depuis le commencement du monde ». En revanche, 68 % des catholiques blancs estiment que le processus de la vie est dirigé par l'évolution, et la moitié d'entre eux que cette évolution est guidée par Dieu. (apic/réd.)

 ■ Info

Eglise et politique

Le primat anglican Justin Welby a rejeté, le 1^{er} janvier 2014, les voix l'engageant à ne pas se mêler de politique et à ne s'en tenir qu'aux questions de foi. L'archevêque de Cantorbéry a profité de son traditionnel message du nouvel an pour réaffirmer l'importance de la lutte contre la pauvreté. En tant qu'ex-cadre de l'industrie pétrolière, J. Welby connaît très bien le monde des finances et condamne souvent ses excès. Ses dernières allocutions lui ont valu des remontrances de la part de personnalités conservatrices britanniques, qui lui ont reproché de ne pas assez aborder les questions purement relatives à la foi chrétienne.

« Si vous aimez votre prochain, vous êtes naturellement amené à vous soucier des problèmes qu'il peut rencontrer, a expliqué le primat, que ce soit ses factures de chauffage, l'insécurité dans sa famille ou son besoin d'une vie communautaire harmonieuse. » (apic/réd.)

 ■ Info

Jeune, musulman, suisse

Le Centre de recherche sur les religions de l'Université de Lucerne a publié, début janvier, une étude intitulée *Jeune, musulman, suisse*, sur l'implication dans la société civile suisse des groupes de jeunes musulmans. Les chercheurs ont observé entre 2011 et 2012 une centaine de ces groupes : leur organisation, leurs actions, ainsi que les valeurs ou croyances qu'ils entretiennent. Ils ont découvert que leurs activités étaient à bien des égards comparables à celles des groupes chrétiens ou scouts.

Le paysage des formations de la jeunesse musulmane du pays est diversifié et peu connu. Beaucoup de ces formations sont affiliées à des mosquées. Elles articulent un certain nombre de thèmes récurrents à l'islam, tels que l'interdiction de consommer de l'alcool ou le respect des heures de prière.

Le rapport contient des recommandations aux différents acteurs sociaux concernés, par exemple d'utiliser ces groupes de jeunes pour construire des ponts entre les diverses communautés et cultures. Cela paraît d'autant plus important que la population musulmane du pays (environ 450 000 personnes) est principalement jeune, avec 40 % de moins de 20 ans et 40 % entre 20 et 39 ans. (apic/réd.)

Une question de souffle

Initiation à des voies de contemplation

Lectio divina - prière du cœur - zazen, avec Luc Ruedin sj,

le 12 avril à Notre-Dame de la Route, Villars-sur-Glâne, © +41 26 409 75 00

A couper le souffle. Retenir son souffle. Avoir le souffle court. Rendre son dernier souffle. Autant d'expressions populaires qui signifient combien la qualité de mon existence dépend avant tout de ma manière de recevoir et de redonner le souffle. Je vis, pense, aime, médite ou prie comme je respire !

A l'heure où tout est passé au scanner des sciences cognitives, en ce temps où je risque d'être réduit à une suite de réactions neuronales, je mesure combien il est bon de reprendre de la hauteur pour trouver un second souffle. N'est-ce pas là d'ailleurs le propre de la vie spirituelle que de laisser l'Esprit saint venir animer ma vie si souvent terne, atone, monocorde et monotone ? Mes pensées s'ouvrent alors à plus grand, mes sentiments à plus vaste et plus riche, mon être à une existence plus authentique.

Car il en va non seulement de la qualité de ma vie, mais tout simplement de ma vie ! Contrairement à une certaine pensée grecque qui oppose le corps méprisé à l'âme seule capable d'entrer en contact avec le Divin, la Bible me rappelle que tout mon être est fragile et mortel. En effet, puisque aussi bien mon âme (nephesh) que ma chair (basar) dépendent du Souffle de Dieu, je suis suspendu à la Providence divine : « Tu leur reprends le souffle, ils expirent, tu envoies ton souffle, ils sont créés » (Ps 104,29-30).

Si le Souffle de Dieu (ruah) assure ma fonction vitale, s'il enrichit mon intériorité, il est aussi celui qui vient sonder et inspirer mon cœur; ce lieu intime et personnel où, convoqué à moi-même par la Parole de Dieu, je suis appelé à décider de l'orientation de ma vie. Lieu d'une difficile liberté qui, sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu, peut cependant trouver solution à bien des situations inextricables. Car « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3,17).

L'exercice spirituel ne peut faire l'économie ni du corps ni de l'âme. Ceux-ci trouvent leur éternelle jeunesse lorsque le cœur est investi et transformé par l'Esprit saint. Sous son inspiration, l'homme s'ouvre à une perception profonde et aimante du réel. Ce dernier n'est plus seulement analysé, disséqué, expliqué - exercice scientifique certes légitime, mais insuffisant. Il est aimé et compris grâce à l'Esprit de charité qui s'offre et transforme celui qui lui ouvre son cœur.

Luc Ruedin sj

Pierre Favre sj

Les sources d'un saint

●●● **Céline Fossati**, Begnins (VD)
Journaliste à « choisir »

Le bienheureux Pierre Favre est devenu saint. Dans l'entretien qu'il a accordé aux revues jésuites¹ en août dernier, François dressait déjà de lui un portrait élogieux, désignant les valeurs essentielles qu'il reconnaissait en ce co-fondateur de l'ordre dont il est lui-même issu : « Le dialogue avec tous, même avec les plus lointains et les adversaires de la Compagnie ; la piété simple, une certaine ingénuité peut-être, la disponibilité immédiate, son discernement intérieur attentif, le fait d'être un homme de grandes et fortes décisions, capable en même temps d'être si doux... »

Le 3 janvier dernier, une messe d'action de grâce a été célébrée par le premier pape jésuite de l'histoire en son honneur. Pierre Favre n'en attendait sans doute pas autant. Il était davantage homme de simplicité que de titres et d'éloges, et ne donnait pas dans le superflu. Il était aussi un homme de grandes facultés intellectuelles, un esprit ouvert, proches des gens.

Né en 1506 dans le hameau montagnard du Villaret, près de Saint-Jean-de-Sixt (Savoie), Pierre Favre est fils de berger. Vers l'âge de dix ans, il ressent un ardent besoin d'apprendre : « ...comme j'étais berger, et que mes parents me destinaient au monde, cha-

que fois que je prenais mon repos, je pleurais du désir d'aller à l'école. Ainsi, malgré eux, mes parents durent m'y envoyer. Et quand ils virent le progrès sensible de mon intelligence et de ma mémoire, ils ne purent s'opposer à ce que je poursuive mes études littéraires », à Thônes, puis à la Roche-sur-Foron.

Vers Paris

Ses parents, très pieux, l'éduquèrent dans la foi catholique et « dans la crainte de Dieu », notait Pierre Favre dans son *Mémorial* (p. 107). « Vers l'âge de sept ans, je me sentais parfois spécialement poussé par des mouvements de dévotion. » Mais c'est vers 12 ans que le petit berger ressentit « certaines impulsions de l'Esprit saint » et « promit à Dieu notre Seigneur de garder la chasteté à jamais ».

En 1525, à 19 ans, il quitte son pays pour rejoindre Paris. Il y obtient une licence ès arts, puis de théologie en 1534, à 28 ans. Il y fait la connaissance décisive d'Ignace de Loyola. « Que soit à jamais bénie cette rencontre », dit-il (*Mémorial* 111). Ignace devint son maître en matière spirituelle, « me donnant règle et méthode pour m'élever à la connaissance de la volonté divine » (*Mémorial* 112). Ce qui est assez paradoxal quand on sait que dans sa jeu-

Inscrit au nombre des saints le 17 décembre 2013 par le pape François, Pierre Favre (1506-1546) est l'un des modèles avoués du Souverain pontife. Il était l'ami de saint Ignace de Loyola, co-fondateur de la Compagnie de Jésus. La communauté des jésuites de Genève porte son nom en mémoire de ce natif du Villaret, au Grand-Bornand, alors dans le diocèse de Genève.

1 • A lire en intégralité sur www.choisir.ch.

nesse Pierre Favre avait été bien mieux formé en matière religieuse que l'ancien soldat Ignace de Loyola. Mais les *Exercices spirituels* de l'Espagnol résonnèrent en Pierre Favre comme la voie à suivre pour ouvrir son cœur et son âme. « Suivre Inigo dans une vie pauvre ; j'attendais seulement la fin de mes études, des siennes et de celles de maître François² et de tous ceux qui se joignaient à notre projet » (*Mémorial* 114). Et c'est ce qu'il fit.

Pierre Favre est le premier membre de la Compagnie de Jésus à être ordonné prêtre (1534). Sa vie durant, il parcourra les routes d'Europe pour se consacrer à la restauration du catholicisme qui prônait le renouveau spirituel en France. A Rome, où il passe trois ans, enseignant pour un temps la théologie, il est reconnu pour ses qualités de prédicateur et sa simplicité d'être. En 1540, peu de temps après l'approbation de la fondation de la Compagnie de Jésus par le pape Paul III, celui-ci l'envoie en Allemagne où le protestantisme luthérien prend de l'ampleur. C'est le début

d'une trop courte vie itinérante missionnaire. Paul Favre s'éteint à Rome le 1^{er} août 1546, à l'âge de 40 ans.

Une trace indélébile

« Que nous enseigne encore "Maître Favre", presque 470 ans après sa mort ? » questionnait le Père général des jésuites, Adolfo Nicolás, dans un message adressé à la Compagnie le 21 décembre dernier. « La foi transparente et spontanée, presque celle d'un enfant (...) qui doit nous aider à demeurer "compagnons en Sa Compagnie", pleins de foi en "Celui qui est et qui fait tout en tous, Celui par qui tous les êtres ont l'existence et le mouvement, et Celui en qui tous les êtres subsistent" (*Mémorial* 245). »

Pierre Favre n'était ni un philosophe ni un théologien. Les seuls écrits qu'il ait laissés sont ses lettres et un *Mémorial* qui est une autobiographie spirituelle, rédigée de 1542 à 1545, dans laquelle il fait une approche du divin par le biais de l'affection intime et du sentiment. « Ce qui fait la sainteté, ce n'est pas notre vocation, mais la ténacité avec laquelle nous l'avons saisie », notait Madeleine Delbrêl, mystique chrétienne française,³ dans *Rues des villes, chemins de Dieu*. Tenir bon son cap, ne pas se lasser de fabriquer de la justice, de la paix, de la joie, du pardon... En cela, Pierre Favre est sans aucun doute un saint.

C. F.

Gravure ancienne



2 • Entendez François Xavier, lui aussi compagnon de chambre de Pierre Favre et d'Ignace de Loyola, co-fondateur de la Compagnie de Jésus.

3 • Cité par **Christine de Boismarmin**, *Madeleine Delbrêl. Rues des villes chemins de Dieu (1904-1964)*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité 2004, 288 p.

Danger, pesticides !

●●● **Sandra Baer**, Préverenges (VD)
Directrice du PAN Swiss

Les pesticides de synthèse (c'est-à-dire fabriqués par l'homme) sont abondamment utilisés en Suisse, principalement dans l'agriculture. Epanchés dans les champs, mais aussi dans les jardins, les terrains de golf et les parcs publics, ces pesticides (herbicides, insecticides et fongicides) sont nommés *produits phytosanitaires*. Les substances apparentées utilisées, elles, dans nos maisons, restaurants, cantines, hôpitaux et écoles, sont appelées *biocides*. Ces deux groupes de produits sont régis par des lois différentes mais ont la même fonction. Ils sont, par définition, des poisons : la terminaison du nom en « cide » indique, en effet, qu'ils ont pour fonction de tuer des organismes vivants.

Dans les cosmétiques et les produits de soins contenant de l'eau, ces substances sont ajoutées afin de prévenir le

développement de micro-organismes et de permettre une conservation de longue durée. Elles sont également présentes, pour des raisons similaires, dans les produits ménagers, les emballages alimentaires, les tissus des vêtements, le bois des habitations ou bien encore les terrains de jeux des enfants. Elles sont sur nos sapins de Noël, les fleurs que nous offrons aux personnes aimées et dans la poussière de nos logements. Des biocides sont aussi ajoutés à la peinture des murs de nos habitations et sur les façades des bâtiments afin d'éviter que mousses et moisissures ne s'y installent.

A chaque pluie, une partie de ces pesticides s'écoulent donc dans les canalisations d'eaux claires et arrivent dans les rivières et les lacs. Quant aux pesticides employés dans l'agriculture, ils partent en partie dans l'atmosphère, portés par le vent, et sont répandus en poussière dans l'environnement. Nous les retrouvons dans l'air, la pluie, les sols, l'eau et... les aliments que nous mangeons (comme résidus de pesticides).

L'usage des pesticides s'accompagne donc d'une contamination des écosystèmes terrestres et aquatiques, avec une accumulation au fil de la chaîne alimentaire et une concentration dans le dernier maillon : l'homme. Ainsi, nous hébergeons dans notre organisme des centaines de molécules toxiques, dont de très nombreux pesticides. Certaines de ces molécules s'accumulent dans

Qui se soucie vraiment des pesticides, ces substances que l'on nomme de manière euphémique « produits sanitaires » ? Ils sont pourtant présents partout, non seulement dans notre production alimentaire moderne, mais aussi dans ce qui constitue notre quotidien le plus anodin : hygiène, loisirs, santé, logement, éducation, etc. Non sans conséquences.

Le PAN en Suisse

Le Pesticide Action Network Suisse (PAN Swiss) a vu le jour en février 2013 afin de contribuer à la réduction de l'utilisation des pesticides en Suisse. Cette organisation à but non lucratif est membre de PAN International, qui fédère plus de 600 organisations à travers le monde. Pan International est née en 1982 en Californie et a contribué à la mise en place des principaux traités internationaux régissant à ce jour les pesticides. (panswiss.org)

notre corps tandis que d'autres en sont évacuées, mais toutes réagissent de manière imprévisible lorsqu'elles entrent en contact les unes avec les autres.

Descendance en danger

Presque tous les organismes vivants, même peu ressemblants, possèdent une biochimie très similaire. Ainsi, beaucoup des processus chimiques du corps humain, comme les signaux hormonaux, sont identiques à ceux d'une abeille. Œstrogène, testostérone, adrénaline, insuline... Notre corps produit et utilise des milliers d'hormones, qui assurent le bon développement de nos organes et de nos cellules, ainsi que leur fonctionnement optimum. Or de nombreux pesticides sont tellement similaires à nos hormones naturelles, qu'ils peuvent perturber l'équilibre délicat qui permet à nos cellules de communiquer entre elles. Ces pesticides sont appelés des perturbateurs endocriniens (PE).

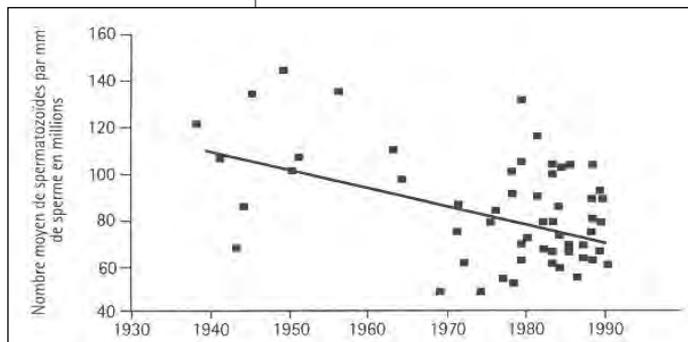
Les perturbateurs endocriniens sont capables d'interférer, de bloquer ou d'imiter le fonctionnement de notre système endocrinien. Même à dose extrêmement faible, ils peuvent induire des effets néfastes sur l'organisme d'un individu

ou sur celui de ses descendants, et ce sur plusieurs générations.¹

L'exposition in utero à ces substances de synthèse est de loin la plus critique. Des messages incorrects peuvent générer des modifications irréversibles, induire des maladies à l'âge adulte, entraver la différenciation sexuelle et le développement du système nerveux, endocrinien ou immunitaire, y compris dans le ventre de la mère. Les PE entraînent des conséquences graves et peuvent changer les enfants pour la vie. L'exposition du fœtus à des pesticides à certaines périodes de la grossesse peut ainsi, s'il ne conduit pas à un avortement spontané, mener à des retards de croissance, des anomalies congénitales ou à une diminution des capacités d'apprentissage.

La fertilité masculine dans les pays développés, en outre, n'a cessé de décroître depuis un demi-siècle. Des chercheurs danois ont combiné les résultats de 61 études du monde entier et montré qu'il existe depuis 60 ans une baisse régulière des concentrations du sperme en spermatozoïdes (voir graphique ci-contre).² Chez les femmes également l'exposition aux pesticides est un facteur de risque d'infertilité important. L'exposition aux PE est même soupçonnée de modifier le sexe de l'enfant à naître. Des chercheurs se sont en effet aperçus que la proportion de bébés mâles par rapport à l'ensemble

Déclin de la concentration moyenne en spermatozoïdes du sperme humain depuis 1938



- 1 • Une brochure a été éditée à ce sujet par PAN-Europe, sur la base des données du rapport annuel de l'Agence de sécurité alimentaire européenne (EFSA). Voir encore l'article de **Gabriel Bittar**, à la p. 14 de ce numéro.
- 2 • **Elisabeth Carlsen et al.**, « Evidence for decreasing quality of semen during the past 50 years », in *British Medical Journal* n° 306, Londres 1992, pp. 509-513.

des nouveau-nés était en train de décliner doucement depuis vingt ans dans de nombreux pays industrialisés ou en voie d'industrialisation. Entre la 6^e et la 9^e semaine de grossesse, l'embryon mâle poursuit sa différenciation sexuelle sous l'influence des hormones sécrétées par les gonades (glandes génitales). Si une substance étrangère à l'embryon vient à ce stade perturber le processus hormonal, la transformation peut être arrêtée et un bébé femelle peut naître.³

Les pesticides et leurs perturbateurs endocriniens sont aussi liés à des cancers hormono-dépendants (prostate, sein, testicules), à des maladies auto-immune (allergies, asthme), à des perturbations du métabolisme (obésité, diabète), à des problèmes neurologiques, des altérations des capacités intellectuelles ou des leucémies infantiles, etc. Leur existence pose un véritable problème de santé publique à l'ensemble de la population.

Changer de politique

Alors, pourquoi attendre encore avant de réagir ? Chacun peut, jusqu'à un certain point, influencer son niveau d'exposition aux perturbateurs endocriniens liés aux produits chimiques de synthèse par le choix de ses aliments (manger des produits frais, des légumes et des fruits de saison, locaux et biologiques) et par son mode de vie. Par contre, nous sommes tous, sans

exception, exposés à ceux qui se trouvent dans l'eau. Mais là encore, nous pouvons encourager nos communes à se passer de l'utilisation de ces substances nocives dans les parcs publics, les écoles et les terrains de sport (utilisées à des fins purement cosmétiques), et demander aux jardiniers de ne plus les employer là où ce n'est pas nécessaire. Nous pouvons aussi encourager les professionnels de l'agriculture à opérer une transition vers une production alimentaire sans pesticides, en soutenant, en tant que consommateur, ceux qui produisent de façon respectueuse et biologique. Car l'agriculture sans intrants chimiques est techniquement réalisable, économiquement viable et bénéfique à long terme pour la population.

S. B.



3 • **Devra Lee Davis and al.**, « Reduced Ratio of male to female Births in several industrial Countries », *Journal of american medical association*, vol 279, n° 13, 04/98, pp. 1018-1023.

Menaces d'extinction

●●● **Gabriel Bittar**, Kangaroo Island (AU)
Dr en biochimie et économiste

Les perturbateurs endocriniens sont parmi les polluants les plus perniciox que la société humaine ait créés car ils dérèglent les capacités de reproduction d'une bonne partie des animaux, de façon certes relativement peu violente, mais parfaitement radicale. Une fois la reproduction d'une espèce animale perturbée, celle-ci est menacée d'extinction en quelques générations.

L'usage des pesticides s'est développé en parallèle à celui des plastiques. On imagine aisément les effets polluant des premiers, moins celui des seconds. Or, outre leurs effets de macro-pollution physique évidents visuellement, les plastiques sont aussi progressivement réduits en poussière par la lumière, la chaleur ou les frottements. Cette poussière n'est pas biodégradable, elle est un corps étranger à l'écosystème planétaire. Ainsi, les plastiques sont à la source d'une importante micropollution physique (on retrouve des microbilles de plastique partout dans la chaîne alimentaire, des bactéries aux carnivores) et d'une pollution chimique considérable : certains composants des plastiques sont relâchés dans toutes les eaux, les sols et l'atmosphère.

Parmi ces composants se trouvent nombre de perturbateurs endocriniens, et parmi ceux-ci certains phtalates¹ sont particulièrement redoutables. Ce n'est pas seulement en suçant leur tétine ou leurs jouets que les enfants se retrouvent empoisonnés aux phtalates : il leur suffit de se frotter à un sol en PVC - où ces molécules chimiques servent à rendre le contact moins dur - pour qu'ils migrent à l'intérieur de leur corps, par la peau donc. Parmi les multiples effets à long terme, on peut citer une féminisation des préférences de

jeux des garçons, en dehors de toute pression sociale donc...

Chez nombre d'animaux, les phtalates perturbent la différenciation sexuelle, et par là leur reproduction. Or on en retrouve non seulement dans les animaux marins (où on les imagine volontiers) mais jusque dans l'épiderme des fourmis ; et ce partout dans le monde, même dans les lieux les plus secs et les plus reculés ! Car ces insectes absorbent ces polluants directement de l'atmosphère, qui en est chargée.

Au vu des résultats scientifiques qui s'accumulent, il s'avère de plus en plus clair que la société de consommation, et plus particulièrement la société du plastique, est en train de faire subir à l'ensemble des animaux, des fourmis aux hommes, une transformation insidieuse et très dangereuse : on ne perturbe pas impunément les systèmes endocriniens à l'échelle planétaire.²

G. B.

- 1 • Composés chimiques dérivés de l'acide phtalique, couramment utilisés depuis 50 ans dans la fabrication de matières plastiques, notamment du polychlorure de vinyle (PVC). (n.d.l.r.)
- 2 • Pour en savoir plus : **Carlstedt et al.**, « PVC flooring is related to human uptake of phthalates in infants », in *Indoor Air* 23 :1, 2013 ; et **Lenoir et al.**, « Ant cuticles : A trap for atmospheric phthalate contaminants », in *Science of the Total Environment* n° 441, New York, Elsevier 2012, pp. 209-212.

Médicaments testés sur les humains

Le coût éthique de la délocalisation

●●● **Patrick Durisch**, *Renens*
Déclaration de Berne

Etape centrale du processus de recherche et développement (R&D) d'un médicament, les essais cliniques (tests sur les humains) sont souvent menés parallèlement sur des sites disséminés dans plusieurs pays. Entre 60 % et 70 % du budget R&D y sont consacrés, soit 80 à 90 milliards de dollars sur les 130 dépensés annuellement par l'industrie pharmaceutique mondiale pour mettre au point de nouveaux médicaments. Une fois une substance active découverte, synthétisée et étudiée en laboratoire, il faut, en effet, en tester l'efficacité et l'innocuité sur les humains avant qu'elle puisse être commercialisée. Les firmes le font au moyen de trois vagues d'essais servant de base à l'autorisation de mise sur le marché du médicament. Une quatrième phase post-homologation est parfois entreprise, mais cette dernière étape est critiquée car, peu supervisée, elle servirait davantage des buts commerciaux que scientifiques.

Délocalisation

Si la majorité des essais cliniques sont réalisés aux Etats-Unis et en Europe, on observe, depuis le début du siècle,

un mouvement de délocalisation vers les pays en développement ou émergents. De 10 % en 1991, la part des tests menés dans les marchés émergents a passé à 40 % en 2005 ; entre 2006 et 2010, elle a continué d'augmenter, alors que la part d'essais cliniques menés en Europe occidentale et aux Etats-Unis a chuté de 55 % à 38 %. Si l'absence d'un registre international complet et contraignant complique le chiffrage des essais, les estimations indiquent toutes la même tendance : la délocalisation est à l'œuvre, en particulier pour les essais les plus coûteux (ceux de la phase 3 qui requiert le plus de participants). Les pays les plus en vue, comme la Chine, l'Inde, le Brésil, la Russie, l'Argentine, l'Ukraine ou l'Afrique du Sud, représentent un énorme marché pour les multinationales pharmaceutiques. Mener des essais cliniques dans ces pays permet donc de préparer le terrain et de fidéliser au passage le corps médical ainsi que les autorités.

Délocaliser entraîne également une importante réduction des coûts. La main-d'œuvre, le recrutement et le suivi sont meilleur marché dans les pays du Sud ou de l'Est. Les sujets potentiels y sont en outre plus nom-

Les tests de médicaments sur des êtres humains concernent toutes les grandes firmes pharmaceutiques, y compris les suisses Roche, Novartis et Actelion. Ils sont de plus en plus délocalisés et s'accompagnent de fréquentes violations éthiques. L'association suisse la Déclaration de Berne a demandé à nos autorités d'agir sans attendre.

breux et plus enclins à prendre part à un essai car celui-ci représente souvent leur seule option de traitement. Le coût global d'un patient en Inde est ainsi deux à trois fois moins élevé qu'aux Etats-Unis.

Les réglementations étant aussi plus laxistes dans ces pays, les procédures y sont souvent plus rapides et les mesures de protection des sujets de recherche moins sévères. Recruter dans des pays en développement peut aller jusqu'à réduire de six mois la durée d'un essai. Ecourter la phase de recherche clinique permet alors d'allonger d'autant la très lucrative période de commercialisation du médicament.¹

Cette « mondialisation des essais cliniques » est problématique car elle ne profite pas réellement aux pays de destination en termes de disponibilité ou d'accès aux traitements. Elle s'accompagne en outre de violations éthiques majeures, comme plusieurs enquêtes journalistiques l'ont montré, notamment celles menées par la Déclaration de Berne en Argentine, en Inde, en Russie et en Ukraine.²

Dans les pays en développement ou émergents, la majorité de la population n'a pas accès aux soins de santé de base car il n'existe pas de sécurité sociale ou d'assurance maladie. La participation à un essai clinique, perçue comme risquée dans les pays industrialisés, représente pour beaucoup l'espoir d'accéder à une (meilleure) prise en charge. Lorsqu'une firme délocalise ses tests de médicaments dans le seul but d'accélérer ses recherches, sans trop se soucier de la pertinence des essais pour la population testée ni du degré de protection qui leur est accordée, sa conduite s'apparente alors à une forme d'exploitation de la vulnérabilité des populations locales.

Réglementation éthique

Plusieurs standards éthiques internationaux ont pourtant été élaborés au fil des ans (et des scandales), avec comme point commun de placer l'intérêt des individus et leur protection avant celui de la science et de la société.

La Déclaration d'Helsinki (DoH), adoptée par l'Association médicale mondiale en 1964, puis amendée plusieurs fois (la dernière fois en octobre 2013), est le texte de référence dans le domaine. Moins sévères que la DoH en matière éthique, notamment concernant l'utilisation du placebo et l'accès au traitement à la fin de l'essai clinique, les *Lignes directrices de bonnes pratiques cliniques*, élaborées en 1996 par la Conférence internationale sur l'harmonisation,³ sont plus largement utilisées comme standard de référence, notamment par les agences du médicament. Le Conseil de l'Europe ainsi que le Conseil des organisations internationales des sciences médicales ont aussi élaboré des règles éthiques impératives, à suivre lors de toute recherche biomédicale impliquant des êtres humains.

La réglementation par contre est moins sévère dans les pays en développement et les capacités de contrôle y sont moins grandes. Plusieurs enquêtes ont constaté de graves manquements en matière d'obtention du consentement éclairé des participants, d'utilisation problématique de placebo

1 • Chaque jour de commercialisation supplémentaire d'un médicament en situation de monopole (protégé par un brevet) peut se chiffrer au-delà du million de dollars.

2 • Voir la p. 19 de ce numéro. (n.d.l.r.)

3 • Elle réunit les autorités et l'industrie pharmaceutique d'Europe, du Japon et des Etats-Unis.

comme preuve d'efficacité, d'absence d'indemnisation en cas d'effets secondaires graves et d'accès au traitement à la fin du test.

Comme les tests se déroulent souvent simultanément sur plusieurs sites internationaux, lorsqu'une branche est entachée de violations éthiques ou de manque de fiabilité scientifique, c'est l'ensemble de l'essai clinique qui est compromis. Le risque que des médicaments vendus dans notre pays aient été testés ailleurs dans des conditions éthiquement discutables est donc important. D'autant plus que l'agence chargée de l'autorisation des médicaments en Suisse, Swissmedic, exerce des contrôles éthiques insuffisants.

Nouvelle loi suisse

Au début de cette année, la Suisse s'est dotée d'une nouvelle loi relative à la recherche sur l'être humain (LRH) qui vise à protéger la dignité, la personnalité et la santé des sujets de recherche. Elle complète le dispositif législatif actuel, à savoir la loi sur les produits thérapeutiques (LPTH) datant de 2001. La LPTH continuera de réglementer les procédures d'autorisation de mise sur le marché ainsi que l'autorisation formelle des essais cliniques, alors que la nouvelle LRH fera référence aux principes éthiques liés aux projets de recherche. Elle détaillera leur supervision, les questions de transparence ainsi que la coordination entre les différentes instances.

Les standards de protection des participants aux essais cliniques seront donc renforcés grâce à la LRH. Il faut s'en réjouir. Mais cela ne concerne que les recherches menées en Suisse. La LRH a manqué le coche de la mondialisation des essais cliniques. Elle ne four-

nit pas de base légale claire pour coordonner le contrôle éthique des activités de recherche à l'étranger avec les autorités des pays concernés.

Il faut donc se tourner vers la LPTH pour trouver une base légale concernant le respect des normes éthiques dans le cadre d'essais cliniques faits à l'étranger. La LPTH stipule que la documentation sur les essais cliniques suisses doit permettre de démontrer que les essais sur l'être humain ont été accomplis selon les règles des bonnes pratiques reconnues. Les études réalisées à l'étranger doivent ainsi être conformes aux mêmes principes que ceux de la LRH et il revient à Swissmedic de s'assurer que tel est bien le cas.

Enfin, la LRH prévoit la mise en place d'un registre public, mais il ne concernera que les essais cliniques menés en Suisse. Tous les tests délocalisés n'y figureront pas. Il ne sera pas toujours possible de savoir quels essais cli-



niques sont à la base de quelles décisions d'autorisation. En matière de transparence, la législation suisse n'en est donc qu'à ses balbutiements.

Si le sujet est peu débattu en Suisse, l'Union européenne, par contre, avance sur ces questions de transparence. L'Agence européenne du médicament envisage de rendre publics tous les rapports d'essais cliniques en sa possession, une fois l'autorisation de commercialisation octroyée.

En comparaison, l'opacité et l'inertie de Swissmedic sont flagrantes et vont à l'encontre de son mandat de prestations octroyé par le Conseil fédéral. Avant tout examen d'homologation, Swissmedic devrait exiger des promoteurs que tous les essais cliniques, et pas seulement ceux effectués en Suisse, soient répertoriés dans le registre public prévu par la LRH.

Enfin, Swissmedic doit rendre publique l'intégralité des rapports d'essais cliniques en sa possession, comme l'envisage son pendant européen. Les données générées dans le cadre d'essais cliniques ne relèvent pas du secret industriel, comme l'a confirmé à plusieurs reprises le Médiateur européen (ombudsman) ; elles devraient être considérées comme un bien public et publiées intégralement.

Autorités trop passives

Les autorités helvétiques devraient urgemment agir en étant plus sévères sur le respect des aspects éthiques et en instaurant davantage de transparence. Elles ne peuvent pas prendre systématiquement pour argent comptant les avis de comités d'éthique locaux ni les propos rassurants de l'in-

dustrie pharmaceutique. Il s'agit d'un impératif moral, mais aussi de santé publique.

Les premières réactions de nos autorités politiques sont loin d'être rassurantes. Suite à une interpellation⁴ déposée au Parlement, le Conseil fédéral estime qu'« aucune mesure urgente n'est nécessaire » au niveau de Swissmedic pour renforcer le contrôle éthique des essais cliniques menés à l'étranger. En outre, il ne prend pas position sur la question de la transparence et attend de voir l'issue des débats au niveau de l'UE avant d'avancer sur cette question. Enfin, le Conseil n'entend pas combler la lacune de la nouvelle loi relative à la recherche sur l'être humain, à savoir l'absence de dispositions sur la dimension internationale de la recherche biomédicale.

Une fois de plus, il faudra attendre qu'un nouveau scandale éclate ou que des pressions politiques externes contraignent la Suisse à prendre des mesures dans l'urgence. Un manque de proactivité bien regrettable, alors que notre pays pourrait envoyer un signal fort au monde entier s'il daignait agir contre les tests de médicaments non éthiques, qui représentent une violation des droits humains.

P. D.

4 • « Pour la commercialisation en Suisse de médicaments testés de manière irréprochable », interpellation 13.3987 de Marina Carobbio (PS) au Conseil national du 27 septembre 2013.

Déviations autour d'essais cliniques

Schizophrènes privés de traitement

Tester un médicament contre placebo, c'est pratique lorsqu'on veut obtenir des résultats clairs. Mais administrer une « pilule de sucre » à des patients qui ont besoin d'un traitement, alors que ce n'est pas méthodologiquement indispensable, c'est dangereux et éthiquement douteux. Pourtant c'est ce qu'a fait la firme états-unienne Merck, dans une étude clinique menée dès 2010, en très grande majorité dans des pays du Sud et de l'Est, dont l'Argentine. L'étude, approuvée par les autorités argentines, portait sur l'utilisation d'un médicament antipsychotique, le Saphris (asenapine), chez des adolescents victimes de schizophrénie. Certains des participants ont donc reçu un placebo à la place de leur traitement. A la suite d'une dénonciation anonyme, l'étude a été suspendue, mais aucune procédure judiciaire n'a été ouverte.

Des orphelins pour cobayes ?

En mars 2013, des parlementaires ukrainiens ont affirmé que trois essais cliniques de compagnies internationales menés entre 2011 et 2012 sur des enfants - notamment orphelins - ont violé des dispositions de la loi, dont la procédure de consentement. Parmi ces tests figure celui de la firme suisse Actelion sur le Tracleer (bosentan), un traitement contre l'hypertension artérielle pulmonaire.

L'implication d'enfants est soumise au consentement des deux parents ou, s'il est orphelin, d'un représentant de l'Etat. Les députés affirment que cela n'a pas été le cas pour plusieurs de ces enfants. Les autorités ukrainiennes ont démenti les accusations et les compagnies impliquées sont restées silencieuses. Une enquête officielle a été lancée, mais ses résultats n'ont pas été publiés.

Décès sans compensation

Bien que dûment réglementée, l'annonce d'effets secondaires survenant lors de tests de médicaments laisse à désirer en Inde. La tentation est de les dissimuler par crainte de mettre en péril le test ou de perdre des participants. De source officielle, plus de 2600 décès ont eu lieu dans le pays dans le cadre d'essais cliniques entre 2005 et 2012, sur quelque 40 000 participants.

Au total pourtant, seuls 22 décès ont été attribués aux médicaments testés en 2010 et 16 en 2011. Les familles compensées en 2010 ont obtenu environ 3000 à 4000 francs. Une paille comparée au préjudice subi et aux millions que rapportent les médicaments une fois mis sur le marché. Cette disproportion a suscité une vive émotion en Inde et a incité le Parlement à réévaluer la méthode de calcul des compensations (processus en cours).

P. D.

Voici quelques exemples pour illustrer les violations éthiques qui peuvent accompagner les tests de médicaments sur des humains vulnérables (voir nos pp. 15-18).

Hongrie

Le christianisme pour idéologie

●●● **Attila Jakab**, Budapest
Historien des religions

Instrumentalisation des Eglises par l'Etat, renforcement d'un nationalisme conservateur, disparition progressive des contre-pouvoirs du fait d'un système politique clientéliste : le climat dans lequel se tiendront en avril les élections législatives hongroises est inquiétant.

Dans son discours du 9 octobre 2013 à Chatham House, Viktor Orbán, le tout-puissant Premier ministre de Hongrie, a insisté sur les valeurs traditionnelles (Eglise, famille, nation) et a qualifié son pays de « laboratoire ».¹ A la lumière des commentaires qui fusent sur le régime, la Hongrie est, en effet, et depuis un bon moment déjà, regardée comme le « laboratoire » de la « nouvelle droite »² (qui se réclame haut et fort du christianisme), du souverainisme économique (bien que tout se fasse avec l'argent de l'Union), de l'identité nationale (en crise³) et du néopopulisme. Au sein de ce phénomène assez unique au cœur de l'Europe, la Hongrie se distingue encore par une autre spécificité : l'instrumentalisation du christianisme par un pouvoir politique sans scrupules, avec l'assentiment des Eglises reconnues.⁴

Mais pourquoi le pouvoir politique hongrois a-t-il un tel besoin de la religion ? La réponse est simple, voire banale : le parti au pouvoir n'a pratiquement pas d'idéologie ; seul compte le pouvoir en tant que fin en soi, qui permet l'enrichissement personnel démesuré d'une clientèle servile, notamment par le biais des appels d'offres publics et la redistribution agressive des marchés.

Pour endormir la société, afin qu'elle ne s'aperçoive pas de la mise en place de ce système mafieux, le pouvoir joue sur deux registres : le nationalisme et le

religieux. Le rôle de ce dernier est de conférer une apparence de moralité à un exercice du pouvoir amoral ainsi qu'à une politique socio-économique outrancièrement néolibérale, favorisant les très fortunés et les hautes classes moyennes.

Sur le plan national, il y a une flagrante contradiction entre la présentation de la nation dans la rhétorique politique comme une communauté ethnique (une idéologie *völkisch*⁵) et la mise en vente de la nationalité hongroise pour

- 1 • Voir aussi l'analyse de l'ancien président de la République, László Sólyom, *La fin de la séparation des pouvoirs en Hongrie* (www.revuemilitairesuisse.ch/fr/archives/in dex_490.htm).
- 2 • Voir **G. M. Tamas**, « Hongrie, laboratoire d'une nouvelle droite », in *Le Monde diplomatique*, Paris, février 2012.
- 3 • Faits surprenants du recensement de 2011, le nombre de ceux qui n'ont pas répondu à la question se référant à l'appartenance nationale et à la langue maternelle est passé de 541 106 (2001) à 1 443 840 (2011), tandis que le nombre de ceux qui se sont déclarés ethniquement hongrois a diminué de 9,4 millions (2001) à 8,3 millions (2011).
- 4 • <http://fr.wikipedia.org>.
- 5 • Terme difficilement traduisible en français, porteur d'une couleur à la fois populiste, nationaliste et conservatrice. En allemand *Volk* revêt plusieurs significations : la nation, le peuple, dans un sens ethnique. Au XIX^e siècle, le mouvement *völkisch* a mis l'accent sur le caractère spécifique, exceptionnel, mystique du peuple allemand et le maintien de ses traditions. (n.d.l.r.)

250 000 euros. En réalité, ce n'est nullement surprenant. Depuis le XIX^e siècle, les « élites » hongroises n'ont jamais réellement choisi entre les modèles de la nation politique (à la française) et de la nation ethnoculturelle (à l'allemande). Elles ont toujours voulu les deux à la fois. Doit-on alors s'étonner que la « nation hongroise » ait fini par tomber malade ?

Cette schizophrénie se vérifie dans l'attitude de la société hongroise envers les Roms. Les sentiments anti-roms constituent le fonds de commerce de l'extrême droite. Résultat : on les exclut de la nation ethnoculturelle hongroise en les obligeant à prendre de plus en plus conscience de leurs différences et de leurs particularités ethniques. Est amorcée ainsi une bombe sociale à retardement.

Nationalisme et religion

L'identification de la nation au christianisme (catholique et protestant) est un autre héritage du XIX^e siècle. Pour faire oublier son libéralisme et son anticléricalisme originel, le Premier ministre Orbán (dont les enfants n'étaient pas baptisés au moment du changement de régime en 1989⁶) et son parti au pouvoir, le Fidesz (Union civique hongroise), se positionnent en défenseurs d'un christianisme en perte de vitesse. En ambitionnant de « (re)fonder » une nation hongroise chrétienne - par la force et la coercition si nécessaire - Viktor Orbán resserre progressivement

les liens entre l'Eglise et l'Etat. On assiste ainsi à l'émergence d'une structure socio-politico-religieuse de type byzantin.

Loin d'être une innovation, il s'agit là d'un retour en arrière. L'Eglise catholique hongroise, vaisseau amiral du système, a toujours été au service du pouvoir. Cela était vrai non seulement pour toute la période des Habsbourg, mais aussi pour le régime de Miklós Horthy (1920-1944) et le régime bolchévique de János Kádár (1956-1989). Pour bon nombre de dirigeants politiques (dont le Premier ministre Orbán lui-même), afficher ostentatoirement son christianisme de façade est aussi le meilleur moyen de gommer soit un passé communiste actif, soit une appartenance à « la jeunesse dorée » de l'ancien régime. Ce processus de conversion est d'ailleurs une caractéristique de la classe politique de tous les pays de l'ancien bloc soviétique, dont le président russe Vladimir Poutine est l'un des meilleurs exemples.

Vouloir replacer les Eglises chrétiennes - dont les manques de ressources humaines et de savoir théologico-religieux sont flagrants - au centre d'une société hongroise en crise, semi-païenne, matérialiste et individualiste est une

Budapest, manifestation du 23 octobre 2013. La photo d'Orbán est accompagnée du slogan « Dieu vivant ».



6 • L'Eglise méthodiste, dont le pasteur avait baptisé les aînés du Premier ministre Orbán, a perdu son statut ecclésiastique et a été abaissée au rang d'association religieuse.

volonté politique complètement déconnectée de la réalité. Il va sans dire que les Eglises elles-mêmes n'ont pas voix au chapitre. La preuve la plus évidente est l'introduction lors de la rentrée 2013 de cours obligatoires de catéchisme ou d'éthique⁷ dans le programme scolaire, sans aucune concertation sérieuse avec les intéressés.

Les chevilles ouvrières de ce processus sont le Parti populaire chrétien-démocrate (KDNP) - socialement inexistant, mais partisan d'un fondamentalisme chrétien théologiquement douteux - et des pasteurs protestants ambitieux, dont la figure de proue est incontestablement Zoltán Balog, homme fort du régime et ministre des ressources humaines. Selon ses dires, les chrétiens sont moralement supérieurs aux non-chrétiens. Ce qui rappelle indubitablement le « national-christianisme » du régime Horthy d'entre les deux guerres.

Otages du pouvoir

Pour comprendre le silence et la docilité des principales Eglises reconnues (catholique et réformée), il est intéressant de se pencher sur les statistiques du recensement de 2011 qui, d'un point de vue social, sont catastrophiques. Que disent les chiffres ? Que la population hongroise diminue et vieillit (l'immigration n'est plus en mesure de compenser le manque de naissances) ; que des microrégions se dépeuplent (et s'appauvrissent à vue d'œil) ; que le nombre de ceux qui vivent maritalement chute (seulement 44,4 %), tandis que celui des divorcés ne cesse d'augmenter (607 000 en 1990, 980 000 en 2011). Toute la société se disloque progressivement. Selon les estimations, un demi-million de per-

sonnes sont parties travailler à l'étranger (principalement en Allemagne et en Grande-Bretagne). Cela signifie des dizaines de milliers de familles désarticulées.

Mais il y a plus grave encore. Les résultats du recensement ont assommé les Eglises. Ils ont révélé une société en pleine déchristianisation. Ainsi, le nombre de ceux qui se sont déclarés catholiques est passé de 5 558 961 (2001) à 3 871 881 (2011), celui des réformés de 1 622 796 (2001) à 1 153 442 (2011) et celui des évangéliques (luthériens) de 304 705 à 214 965 (2011). Parallèlement à cela, le nombre des sans confession a légèrement augmenté, passant de 1 483 369 (2001) à 1 659 023 (2011) et une nouvelle catégorie est apparue, celle des athées déclarés. Ils sont 147 386, dépassant ainsi largement le nombre des fidèles que peuvent aligner la plupart des Eglises officiellement reconnues par le gouvernement.

Et pour que le camouflet infligé à la fois aux Eglises et au régime national-chrétien soit total, il faut aussi avoir en vue que près de 2,7 millions de personnes ont refusé de répondre à la question qui concernait l'appartenance confessionnelle. Leur nombre n'était que de 1,1 million en 2001. Cela signifie qu'actuellement 45,4 % de la population hongroise s'est distancée des institutions religieuses. Ce chiffre se reflète aussi dans le choix des parents entre le catéchisme (52 %) et l'éthique (48 %) obligatoires.

7 • La formation des professeurs d'éthique est devenue une filière lucrative, y compris pour les écoles supérieures confessionnelles. Pour quelques centaines de francs, et par des programmes allant de 30 à 60 heures au total, on propose de former des « spécialistes en éthique ».

C'est dans un tel contexte que nous assistons à la « rechristianisation » forcée de l'espace public.⁸ Mais si la perte de l'influence sociale des Eglises est incontestable, la peur existentielle fait qu'un certain nombre de gens tendent à se montrer « croyants ». C'est très perceptible dans les rangs du personnel pédagogique, dont l'école (auparavant publique) a été reprise en main par l'une des Eglises.⁹ Et les premiers scandales commencent déjà à apparaître : culpabilisation et menaces effroyables de l'enfer sur les enfants !

Il va sans dire que la diminution drastique des fidèles, conjuguée à l'appauvrissement de la population et à la baisse de l'impôt sur le revenu (les contribuables peuvent affecter le 1 % à l'Eglise de leur choix) se font sentir dans les recettes et posent aux Eglises de graves problèmes de financement. Dans ces conditions, la stratégie de domination sociopolitique du Premier ministre Orbán sur des Eglises instrumentalisées fonctionne à merveille. Elle consiste dans l'usage de la carotte (privileges accordés et soutien financier massif) et du bâton (chantage sur le passé et sur le rôle joué par bon nombre de responsables ecclésiastiques à l'époque communiste, étouffement de scandales moraux et/ou financiers).

Le pouvoir et les responsables ecclésiastiques sont conscients que sans l'argent public offert pratiquement sans compter, alors que partout ailleurs (prestations sociales, enseignement

supérieur, santé) l'Etat effectue des coupes budgétaires drastiques, les Eglises s'écrouleraient. Cela explique aussi pourquoi elles contemplent en silence la criminalisation de la pauvreté en Hongrie ; et pourquoi l'ensemble des médias catholiques (et de droite) hongrois sont désorientés par le pape François.

Une voix s'élève

Le premier responsable ecclésiastique à avoir pris conscience de la dérive du christianisme politique hongrois et à avoir attiré l'attention sur le danger que cela représente pour les Eglises a été l'évêque luthérien Tamás Fabiny. Pour le moment, personne ne le suit. On préfère ne pas voir l'émergence d'un anti-christianisme qui s'organise.

Il est pourtant évident, que lorsque le régime Orbán s'effondrera, les Eglises officielles payeront très cher la facture de leur instrumentalisation et de leur embrigadement (prêches politiques dans les églises, activisme à l'occasion des services liturgiques). Dommage qu'aveuglées et enivrées par l'argent et le pouvoir - somme toute éphémères - elles ne voient rien venir. Le réveil sera brutal et douloureux. Elles auront une terrible gueule de bois !

A. J.

8 • Ainsi, dans le 8^e arrondissement de Budapest, la *Place de la République* a été rebaptisée *Place du pape Jean Paul II*. Tout un programme !

9 • www.hu-lala.org/2011/12/19/en-hongrie-les-eglises-font-main-basse-sur-les-ecoles-publiques.

Calcutta

La danse de l'espoir

●●● **Elmar zur Bensen**, Zurich
Journaliste

Barbara Brustlein, Munich
Rédactrice en chef de « Missio magazin »¹

C'est aux abords de Calcutta que le Père George Saju sj a fondé son centre pour enfants et adolescents issus de familles très pauvres. Des élèves de toute la région y reçoivent une éducation scolaire et s'initient à la beauté de la danse classique indienne. Ils découvrent que, grâce à la culture, un avenir dans la dignité est possible. La Mission jésuite de Suisse soutient ce projet avec engagement.

Leurs pieds frêles sautillent en mesure, foulant le sol en rythme. Elles soulèvent la main droite, les doigts écartés avec grâce, pour peindre dans les airs des images invisibles, pleines d'émotion. Les genoux légèrement fléchis, le torse droit comme un i, elles accompagnent les phrases musicales de leurs mouvements gracieux. Mais ne nous y trompons pas ! Ce qui à première vue semble si aisé est le fait de nombreuses heures de travail. Les jeunes filles écoutent les instructions du maître assis en tailleur, face à elles, sur un petit banc. Leurs visages révèlent une légère tension. Elles sont concentrées corps et âme. Les gestes, la mimique, les mouvements des mains et des pieds, tout doit se succéder harmonieusement, selon les règles de la danse classique indienne.

« La leçon est terminée. Vous pouvez vous exercer encore un peu si vous le voulez », conclut le maître après une heure et demie d'entraînement. Sneha, Kotha, Deepa et Sushama restent un moment dans la salle de répétition et, une bande de tissu de couleur nouée autour des hanches, répètent l'enchaînement des pas qu'elles viennent d'apprendre, pieds nus sur le sol en pierre. Un air moite et brûlant entre par la fenêtre.

Les quatre fillettes viennent de villages avoisinants et appartiennent au groupe des Dalits, les intouchables. Leur place de paria hors du système indien des castes est inchangée depuis des siècles : au plus bas de l'échelle sociale. Ce qui signifie une vie dans l'extrême pauvreté, sans aucuns droits et souffrant dans l'oppression.

Les parents de ces enfants n'ont pas le choix : pour nourrir leur famille, ils doivent accepter des emplois précaires et s'engager comme travailleurs journaliers. Ils n'ont bien sûr pas d'argent pour offrir des cours de danse à leurs filles. C'est donc avec gratitude qu'ils les envoient chez le Père Saju, un danseur jésuite de 46 ans, internationalement reconnu.

Le rêve d'un autre avenir

Participer aux cours de danse du Père Saju a une grande signification pour les enfants de Bakeswar, un village à 40 minutes de Calcutta, en Rishka. C'est vraiment magique pour eux que de pouvoir monter sur les planches devant parents et voisins, dans la

1 • Cet article est paru en allemand dans le *Magazin der Jesuitenmission Schweiz*, n° de Noël, Zurich 2013, pp. 5-8.

lumière des projecteurs : un peu de Bollywood dans la grisaille du quotidien. Toutes clinquantes dans leur sari aux couleurs éclatantes, les filles rêvent alors d'un autre avenir.

« Les amis qui ont fait leurs études avec moi font le tour du monde, aujourd'hui à New-York, demain à Mumbai », déclare le Père Saju. Pas de regrets dans sa voix, plutôt de la réflexion. En tant que prêtre et danseur, son but est d'offrir à des jeunes défavorisés, en manque de considération sociale, une véritable perspective. A l'image de Satyen, 32 ans, un étudiant de haut niveau qu'il forme depuis 6 ans et qui enseigne lui-même la danse dès qu'il en a le temps. G. Saju veut faire découvrir aux enfants une autre face de la vie, sublime. La Compagnie de Jésus l'épaula, comme elle l'a soutenu durant ses longues années d'études de danse indienne.

Le Père Saju enseigne la danse liturgique Bharata Natyam, mais aussi l'anglais, le yoga, la musique. « Cette combinaison apporte une nouvelle expérience de soi-même », explique le jésuite. « C'est une affaire de dignité. Je me sais aimé de Dieu. Il m'a créé et il m'aime. C'est pourquoi je peux m'accepter moi-même. » Il précise : « Il ne s'agit pas de former seulement l'esprit, mais aussi le corps et l'âme. Tout cela donne aux jeunes force et confiance dans le fait qu'ils peuvent réussir, et qu'ils en valent la peine. »

Le Père Saju a appris son art avec des danseurs de premier plan. Ses professeurs étaient chrétiens ou hindous. Le Bharata Natyam, cette danse qu'ils ont fait renaître en Inde, est étroitement liée à la tradition hindoue. Par d'innombrables figures sty-

listiques, elle raconte les épopées et la vie des dieux hindous, transmises de génération en génération.

Maîtriser la danse, comme le fait le Père Saju, ne réclame pas seulement un grand talent, mais également de nombreuses années d'entraînement intensif. Les enfants du village de pêcheurs qui fréquentent son école ignorent qu'ils sont placés sous l'œil bienveillant d'un artiste qui a reçu de nombreuses distinctions, qui a dansé sur toutes les scènes du monde et qui a même accompagné de son art la messe célébrée par Jean Paul II, en 1986, à New Delhi.

Une forme de prière

Dans la salle où le Père Saju danse et enseigne, se dresse d'un côté une statue de la Vierge Marie, la mère de Dieu, et de l'autre celle de Nataraja, la représentation du dieu hindou Shiva en danseur cosmique. Ce qui peut déconcerter le visiteur... Mais le Père Saju explique : « C'est un signe de respect pour mes écoliers, qui sont chrétiens ou hindous. Chacun peut ainsi prier son propre dieu. »

Sneha, Kotha, Deepa et Sushama



Le jésuite a composé et chorégraphié lui-même les thèmes chrétiens qu'il interprète. Ceux-ci parlent de l'amour de Dieu, mais aussi de déchirement, de deuil et d'espérance. « La danse est une forme de prière, dit-il. L'âme s'unit par la danse à l'univers qui l'entoure. » Quiconque rencontre le Père Saju et assiste à une de ses représentations est touché par sa présence et l'expression rayonnante de sa danse, et peut ressentir la force intérieure avec laquelle il l'accompagne, depuis des années, l'apprentissage de ses écoliers. A la question de savoir quel est le principal sujet du Bharata Natyam, il répond, avec une époustouflante simplicité, « l'amour de l'âme en quête du divin ». C'est pourquoi il danse. Et pourquoi aussi il n'est pas devenu médecin, mais prêtre, et pourquoi cet homme du Kerala (sud de l'Inde) a rejoint la maison des pauvres au Paschimbanga (Bengale occidentale).

George Saju
dans son centre



Fasciné par Mère Teresa, « l'ange des pauvres », il est venu il y a vingt ans à Calcutta, ce colosse de 15 millions d'habitants, où prolifèrent les bidonvilles et où des maladies comme la lèpre et la tuberculose font encore des ravages. C'est dans cette ville que ce fils de famille chrétienne est entré chez les jésuites et a été ordonné prêtre. Et c'est dans cette ville qu'il a commencé à concevoir son projet d'une école qui inviterait ses hôtes à contempler un avenir au-delà de la lutte permanente pour la survie.

Le Père Saju met toute son énergie dans cette entreprise, qui est devenue l'œuvre de sa vie et qui porte le nom indien *Kalahrdaya*, c'est-à-dire le « cœur de l'art ». Car c'est bien là l'essence de l'art : élever l'être humain au-dessus de lui-même, jusqu'à la transcendence.

Un centre culturel

Le jésuite indien a longtemps cherché le bon endroit pour son école. Quand il a découvert Bakeswar, il a su que quelque chose de nouveau pouvait naître ici. Ce lieu simple, cet ashram au cœur de la ville, il l'a désigné « Centre artistique culturel et spirituel ».

Kalahrdaya est encore en construction : quatre bâtiments en briques, rénovés par des volontaires et récemment repeints. Les anciens propriétaires les utilisaient comme étables ou hangars. Les jésuites ont acheté ce terrain voilà quelques années, avec ses cinq étangs regorgeant de poissons et son ruisseau qui clapote dans les taillis, derrière le bâtiment principal. Un manguier y dispense son ombre généreuse, des palmiers poussent autour du grand potager. Ici, tout est vert et accueillant : un havre de paix et de cul-

ture, au milieu de la région brûlante et trépidante de Calcutta.

A Bakeswar, le Père Saju se lève très tôt : il lui faut pêcher les poissons des étangs avant l'aube, pour les vendre sur le marché local. Il doit encore acheter des pierres, du sable et du fil de fer pour la clôture, donner aux enfants des villages des cours d'anglais, diriger la leçon de danse, synchroniser les emplois du temps avec ses étudiants indiens. Les villageois invitent en outre souvent le prêtre chez eux, pour lui raconter leurs soucis, partager avec lui les festivités ou tout simplement pour manger avec lui. Ainsi la journée du Père Saju se termine souvent vers minuit.

Grâce à lui, en marge des cours qu'il offre, plus d'une centaine de familles dalits des environs, et parmi elles celles de ses élèves, ont une maison résistante aux intempéries en lieu et place de leurs anciens abris prêts à s'effondrer, dévastés par les tempêtes. Avec l'aide de volontaires et des fonds venant de ses cours de danse, il a pu financer ces nouveaux bâtiments.

A l'endroit où 20 garçons et 40 filles vont à l'école aujourd'hui, il est prévu d'accueillir dans trois ans cent enfants et adolescents d'autres quartiers de Calcutta et même du reste du Paschim-banga. Du moins, c'est le plan qu'il prévoit pour *Kalahrdaya*. Dans l'esprit du Père Saju, tous les enfants devraient avoir accès à des cours de danse, de musique et d'anglais en dehors de l'école locale, pendant les week-ends et les vacances. Malheureusement, il manque encore de personnel enseignant, de matériel scolaire et d'un moyen de transport pour amener les élèves sans danger de leur village d'origine jusqu'à son centre artistique, culturel et spirituel.

Vers un large horizon

Le financement du centre de Bakeswar provient du fruit de son propre travail, des cours de méditation ou de danse qu'il dispense en Occident, notamment en Suisse, et de l'aide d'organisations chrétiennes comme la Mission jésuite ou le Centre Lassalle à Bad Schönbrunn, dans le canton de Zoug. C'est aussi là qu'il rencontre chaque année un public fasciné. « Selon mon expérience, remarque le Père Saju, les gens en Europe sont en recherche spirituelle. Beaucoup éprouvent le besoin de danser et, par là, de remercier Dieu. »

Le Père Saju, avec lequel la Mission jésuite suisse est liée par une longue amitié, compte sur le soutien des personnes qui partagent sa préoccupation et le démontrent par leurs dons. C'est le seul moyen de réaliser son rêve : offrir à de nombreux enfants dalits un vaste développement humain grâce à une éducation musicale. Il s'agit moins d'investir dans des bâtiments ou dans des pierres que dans des talents cachés.

« Les enfants peuvent espérer trouver un travail comme professeur d'école, musicien ou acteur. Ils peuvent prendre leur vie en main avec assurance, peut-être même construire leur propre projet et subvenir ainsi durablement aux besoins de leur famille », indique le Père Saju. « Le but est de les aider à devenir des citoyens responsables et engagés socialement, avec une large perspective universelle. »

E. B. et B. B.

(traduction : Gilles Renouil)

Pour vos dons :

Missionsprokur der
Schweizer Jesuiten,
Postfinance
80-22076-4,
mention Saju sj.

Version soft, version hard

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

**Yves Saint
Laurent,
de Jalil Lespert**

Yves Saint Laurent est une biographie servie par deux pensionnaires de la Comédie française : Pierre Niney (*LOL*), qui interprète avec beaucoup de sensibilité le rôle-titre, et Guillaume Gallienne (*Les Garçons et Guillaume, à table*), qui incarne son associé et amant, Pierre Bergé.

Le film commence à Oran, au début des années 50 : on y voit le jeune homme dessiner sagement des vêtements dans sa chambre. Puis il « monte » à Paris, et en 1955 devient l'assistant de Christian Dior. A la mort de ce dernier, deux ans plus tard, le jeune surdoué de 21 ans devient directeur artistique de la maison. En 1962, après s'être fait congédier, il crée sa propre maison de couture grâce aux talents d'homme d'affaires de son pygmalion Pierre Bergé. Dès le milieu des années 60 (avec une collection inspirée de Mondrian), le créateur connaît la gloire en même temps qu'il commence à sombrer dans l'alcool et la drogue. Le récit s'arrête en 1976 sur ce qui est peut-être l'apogée de sa carrière : le défilé de la collection Opéra-Ballet russes.

Le fait que cette biographie soit autorisée, soutenue (accès aux vêtements originaux et aux décors réels) et racontée par Pierre Bergé (via la voix-off de Gallienne) explique peut-être son parfum nostalgique, renforcé par le choix de clore l'écrin trente ans avant la mort

du grand couturier. « Création et marketing ne font pas bon ménage. Cette époque n'est plus la nôtre », a déclaré Bergé en 2002 lorsque les deux compagnons ont tiré leur révérence.

Je ne connaissais rien à la haute couture et j'étais curieux de découvrir ce milieu de l'intérieur, mais je ne saurais pas mieux identifier aujourd'hui le style d'Yves Saint Laurent (YSL) : les collections qui ont assuré sa renommée coïncidaient apparemment à l'air du temps. J'aurais aussi aimé savoir ce que Bergé, amateur d'art(istes), faisait avant sa rencontre avec YSL : on comprend que c'était un homme d'affaires, mais quelles affaires ?

Les deux comédiens participent malgré eux à l'édulcoration de la réalité : la bonne bouille de Gallienne ne reflète pas la dureté de son modèle, et Niney n'est sûrement pas aussi fêlé qu'YSL (dont la bipolarité est au demeurant peu manifeste dans le film). La réalisation du comédien Jalil Lespert est l'équivalent contemporain de ce que Truffaut appelait la « qualité française » : classique et soignée, point.

Finalement cette hagiographie « paris-matchesque » axée sur un célèbre couple gay et ses infidélités m'a donné envie d'aller voir la version de Bertrand Bonello (*Saint Laurent*), avec Jérémie Rénier, qui sortira en octobre.

Un film conceptuel

Enchaînant quatre histoires de passages à l'acte sans réel lien dramatique entre elles, *A Touch of Sin* de Jia Zhangke compose un *quadriptyque* de la Chine actuelle, inspiré par les *tufa shijian* (« incidents soudains »), terme qui désigne ces phénomènes sociaux où des individus, poussés à bout par l'exploitation capitaliste sauvage, basculent dans la violence extrême.

Dahai, écœuré par la corruption des dirigeants de son village et de l'entreprise minière locale, profère des menaces jusqu'à ce qu'il se fasse tabasser à coups de pelle par des sbires mafieux. A la sortie de l'hôpital, il se fait justice lui-même. San'er, un jeune père loin de son foyer, flingue les passants qui veulent le dépouiller ou ceux qu'il choisit arbitrairement de détrousser. Xiaoyu, hôtesse d'accueil dans un sauna, poignarde un client qui exige une passe à coups de liasses de billets dans la figure. Xiaohui, jeune ouvrier d'une usine textile, quitte son travail à la chaîne et tente une reconversion, mais se fracasse contre la sordide réalité.

J'avoue ne pas comprendre la critique française qui crie unanimement au chef-d'œuvre : « Le plus grand cinéaste de l'imminente première nation du monde » (*Le Monde*) ; « Le plus haut degré de modernité dans le cinéma » (*Les Inrockuptibles*)... *A Touch of Sin* est un film à thèse, un film conceptuel. Le concept, alpha et oméga de l'art contemporain, serait-il en train de contaminer le cinéma ?

Comme la réalité qu'il met en scène sur plus de deux heures, le film est sec et d'un ennui étouffant. Aucune relation affective entre les personnages. Tout tourne autour de l'argent et se résout par la violence. L'environnement est

délétère, les cheminées d'usine omniprésentes, le soleil invisible derrière un voile blanc permanent. Dans des bicoques moyenâgeuses nichées au pied de grands ensembles, de pauvres femmes sans âge effeuillent des laitues flétries. Même les voix sont déprimantes, que ce soit celles, nasillardes et stridentes, des acteurs du théâtre traditionnel ou celles, geignardes, des personnages qui parlent, paraît-il, dans différents dialectes.

A Touch of Sin, c'est l'enfer d'un regard amoral sur une humanité épuisée, enfermée dans un monde laid, prosaïque et cynique, absurde et froid. Le dernier volet est inspiré de faits divers concernant Foxconn, le sous-traitant taïwanais d'Apple, Sony ou Nokia, qui offre à ses 1,2 million d'employés des conditions de travail parmi les pires au monde... et des filets dans ses immeubles-dortoirs pour prévenir les suicides !

Le film a beau présenter un intérêt documentaire, cela ne suffit pas à combler son indigence fictionnelle. Comment expliquer qu'il ait eu le Prix du scénario à Cannes ?

P. B.

cinéma

A Touch of Sin, de Jia Zhangke

A Touch of Sin



L'œil du libre penseur

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art et journaliste

Le goût de Diderot : Greuze, Chardin, Falconet, David...

Fondation de l'Hermitage, Lausanne, jusqu'au 1^{er} juin

A l'occasion du tricentenaire de la naissance de Diderot (1713-1784), la Fondation de l'Hermitage a conçu un véritable musée imaginaire, inspiré des débats passionnés que le philosophe a consacrés à Chardin, Boucher ou David, prémices à la naissance de la critique d'art. Cette présentation réunit une sélection de peintures, sculptures, gravures et dessins que le Français a pu admirer de son temps au Louvre. C'est en 1771, à son retour de l'Académie de France à Rome où il était pensionnaire, qu'en toute logique Houdon exécute le buste de Diderot, l'un des salonniers les plus influents du XVIII^e siècle. A ce statut privilégié, le philosophe doit nombre de portraits, qui en disent parfois moins du modèle lui-même que de leurs auteurs et de leurs ambitions, tel ce Fragonard très flatteur ou cette autre peinture de Louis-Michel Van Loo, peu appréciée de Diderot qui trouvait le vêtement trop luxueusement rendu. Obligé d'être laconique, le salonnier se contenta de trouver le buste d'Houdon « ressemblant ».

On ne pourrait, en effet, reprocher au sculpteur de ne l'avoir pas été, au physique comme au moral. En renonçant à toute indication de costume et à la traditionnelle perruque, il s'en est tenu au visage, et surtout à l'expression de curiosité. Il composa ainsi un véritable équivalent plastique de l'autoportrait de l'écrivain : « J'avais un grand front,

des yeux très vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait du caractère d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait à la rusticité des anciens temps. »

Le pari de la vérité

En rédigeant les fameux *Salons* à partir de 1759, Diderot répondait à la sollicitation de son ami Friedrich Melchior Grimm (1723-1807), qui lui confiait le soin de rendre compte des expositions organisées par l'Académie royale de peinture et de sculpture, qui se tenait dans le « salon carré » du Louvre. La tâche était d'importance puisque Diderot s'adressait à un lectorat international, à une date où, qui plus est, la scène artistique française jouissait d'un immense prestige. L'écrivain s'épanouira avec verve dans ce brillant spectacle des arts silencieux, auxquels il donna le meilleur de lui-même avec une authenticité qui séduit encore. « C'est moi, trait pour trait, écrit-il en 1774 à Mme Necker. Il n'y a aucun de mes ouvrages qui me ressemble davantage. »

Il est bien question de sincérité dans l'exposition de la Fondation de l'Hermitage dont l'une des séquences est intitulée « le pari de la vérité ». Diderot ne cessa de polémiquer contre l'art d'un Boucher dont il condamnait le caractère

factice. Ses goûts intimes le portaient vers la nature et sa forme artistique, le naturalisme. Il appréciait l'expression de la réalité, qu'il loue dans le portrait de Jean-Baptiste II Lemoine par Augustin Pajou. « Il vit, il pense, il regarde, il voit, il entend, il va parler », écrivait-il dans le *Salon* de 1759. Il s'enthousiasme pour Falconet, dont l'exposition présente le *Milon de Crotona*, morceau de réception de l'artiste à l'Académie en 1754. S'il émet des réserves à l'égard du Voltaire d'Houdon, il concède que les « mains sont très bien ». Elles l'étaient, en effet, par leur réalisme illusionniste pour lequel l'auteur s'aidait de moulages sur nature. Son idéal de simplicité l'incitait aussi à aimer Chardin : « C'est toujours la nature et la vérité. Les pêches et les raisins éveillent l'appétit et appellent la main. » Et c'est au nom du naturalisme que Diderot critique, surtout à partir de 1769, l'antique, qui est le négatif exact de son esthétique personnelle.

Annonciateur du moderne

Il eut à cet égard, le pressentiment assez génial du néo-classicisme qu'il percevait dans le déclin de Boucher. « Les gens d'un grand goût, d'un goût sévère et antique, n'en font nul cas [de Boucher] », écrivait-il vingt ans avant d'assister au triomphe du *Bélisaire* de David, au *Salon* de 1781. A l'artifice du rocaille et à la tyrannie de l'antique, il préférait le sentiment auquel l'art est lié. « La peinture est l'art d'arriver à l'âme par l'entremise des yeux. » D'où sa prédilection pour Hubert Robert et Horace Vernet qui annoncent le romantisme. Par son culte des vertus et des devoirs du citoyen, Diderot préfigure également les conceptions artistiques de la Révolution et même de tout le XIX^e siècle. Il

oppose au « grand genre » (assimilé à la peinture d'Histoire), le portrait, le paysage ou la nature morte, ces genres mineurs prisés par une clientèle privée. Il annonce ainsi la séparation à laquelle on assistera, au XIX^e siècle, entre la « libre esthétique » et un art officiel soutenu par les pouvoirs publics et vivant de commandes.

Dans ses *Salons*, affleure également la pensée philosophique. Au-delà du « goût », ses problématiques laissent entrevoir, et c'est l'une des richesses du Siècle des Lumières, le rôle et le devoir du critique d'art d'éclairer. A trois siècles de distance, Diderot indiquait peut-être la voie à suivre et plus particulièrement la nécessité de l'engagement du journaliste d'aujourd'hui, ce passeur des faits et des idées. Ses idées trouvent une actualité au regard d'un art contemporain qui investit les territoires sociopolitiques. La volonté de s'engager et de tout dire, au risque de provoquer, n'aura jamais été aussi impérieusement revendiquée. La relecture des *Salons* a cette vertu de raviver ces questions fondamentales parce qu'elles sont de toute éternité.

G. N.

Etienne Maurice Falconet, « Milon de Crotona » (1754)



Diderot : « totus in utero »

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Elève des jésuites comme Descartes et fils d'un tonnelier de Langres, Diderot fréquente les cafés et, comme plus tard Musset, il observe les joueurs d'échecs à la Régence. A trente ans, il épouse la fille d'une lingère et reçoit du libraire Lebreton la direction de l'*Encyclopédie*. Il est une espèce de touche-à-tout avec des parties de grandeur et d'autres d'abjection, mais sa verve et son allant font presque tout passer.

Il est du XVIII^e siècle celui qui a le plus frappé Goethe, qui traduisit son *Neveu de Rameau*, dialogue (ou plutôt monologue) où le nom du grand musicien est lié à la dispersion mentale d'un personnage qui, par bien des côtés, ressemble à Diderot lui-même, prince de la conversation de son époque, esprit inflammable et d'une étonnante mobilité.

La causerie vole et ne fixe rien. Elle fut son génie et son démon. Certains voient en Diderot l'un des pères de la modernité, et ils ont raison si par modernité on entend la destruction de tout ce qui l'a précédé. Ainsi sont les Français. Sortis du catholicisme qui leur a donné une âme et qui a mis un peu de plomb dans leur cervelle, ils deviennent des incendiaires. Mais on ne vit pas que d'air et de feu.

Arrivé à Paris, Diderot se lie avec Grimm et Rousseau, avec lequel du reste il ne tarde pas à se brouiller, et reçoit une pension de Catherine II chez laquelle il ira séjourner pendant sept mois et qu'il tentera d'éclairer des lumières d'une philosophie dégagée de la sourcilleuse tutelle de la théologie. Puis il meurt, âgé de 71 ans, en laissant une masse d'écrits ardents qui sont comme une coulée de lave.

Café philosophique

Diderot aimait les femmes, les idées, le théâtre et la peinture, en quoi il ressemblait à la majorité des hommes. Il voyait dans le théâtre une école de vertu destinée à améliorer ses congénères, ambition qui a cessé d'habiter le cœur de nos dramaturges modernes, ce qu'on peut regretter. Le théâtre pour lui devait remplacer l'Eglise et entreprendre la régénération de l'homme, en quoi il se distingue de Rousseau. C'est par le théâtre, qui montre le triomphe de la nature et des bons sentiments, que se fera la révolution. Car la nature est bonne quand les lois ne viennent pas la contrarier. Tel est à peu près le leitmotiv des encyclopédistes. La jeune fille pauvre et vertueuse épouse l'ouvrier méritant.

Diderot s'intéresse également à la peinture et passe pour un des fondateurs de la critique d'art.¹ Il est un des premiers à rédiger régulièrement un compte rendu des expositions. Sa préférence va à Greuze à cause de ses sujets vertueux et larmoyants, car le diable d'homme aime autant pleurer que rire. Mais ses articles plaisent surtout par le ton, l'allant, le style. Ce sont plus des causeries que des comptes rendus à proprement parler. Baudelaire, au XIX^e siècle, marchera sur ses traces en prenant des options philosophiques et métaphysiques totalement opposées.

Toutes les œuvres de Diderot ont le ton de la conversation. Il cause, il conte, il raconte, il séduit, il emporte, exactement comme s'il parlait dans un café ou dans un salon. C'est pourquoi Léautaud, qui était d'abord un homme de l'oralité, l'aimait tant. Je crois qu'il est vrai de dire que Léautaud était le fils du *Neveu de Rameau*.

Au moment où Diderot écrit, le café est en train de remplacer le salon. On y était beaucoup plus libre, mais on s'y laissait aller. Les femmes, ne fréquentant pas encore les cafés, n'étaient pas là pour brider les propos de ces messieurs. Mais c'est dans sa correspondance avec Sophie Volland que Diderot est tout entier lui-même.

Diderot eût donc été un être parfaitement fréquentable, plus agréable en société que cet ours de Rousseau, s'il n'avait pas accepté la direction de l'*Encyclopédie*, dont le programme avoué était d'en finir avec la religion chrétienne et de propager les idées révolutionnaires et l'évangile des droits de l'homme.

Le corps de la femme

Jusqu'à là les hommes vivaient dans deux mondes : le temporel et le spirituel, le terrestre, passager, et le monde de la vie éternelle qui en était l'aboutissement. Les philosophes décidèrent que deux mondes c'était trop. C'était un luxe qu'ils ne pouvaient plus se payer, une déchirure qui les faisait trop souffrir. Ils supprimèrent donc celui qui leur paraissait le plus improbable, celui que les croyants tiennent pour le seul véritable. L'homme nouveau était né. Il était né et avait été baptisé par les philosophes des Lumières sur les fonts baptismaux de l'*Encyclopédie*.

Le rôle de Diderot fut prépondérant. Le philosophe des Lumières a un but : vider le ciel de ses dieux, supprimer la vision tragique et sacrificielle de l'existence et instaurer le règne de l'Homme sur terre ; libérer celui-ci de ce qu'il nomme la tyrannie du divin et se substituer au prêtre comme guide des destins humaines.

Et de là tout découle. Le ciel disparaissant, l'âme disparaît elle aussi. Le corps chasse l'âme, les sens chassent l'esprit. La psychologie remplace la morale et la physiologie se substitue à la théologie. L'écrivain n'est plus le poète qui chante, comme disait Homère, les malheurs que les dieux envoient aux hommes, il est le médecin, non plus des âmes, mais des corps, et particulièrement, chez Diderot, du corps de la femme. Il est le libérateur de la femme, autrement dit de sa sexualité.

Comme on le voit, la révolution est d'importance ! Avec Diderot, on n'est plus à l'école, au prétoire, à l'église, sur le champ de bataille, on n'est même plus au salon. On est dans la chambre à coucher, mieux, dans le cabinet de toilette. C'est là que se tient le nouveau

1 • Voir à ce sujet les pp. 30-31 de ce numéro.

Pierre Chartier, *Vies de Diderot*, 3 vol., Paris, Hermann 2012, 626 p., 594 p., 646 p.

Michel Delon, *Diderot cul par-dessus tête*, Paris, Albin Michel 2013, 424 p.

Jean Starobinski, *Diderot. Un Diable de ramage*, Paris, Gallimard 2012, 434 p.

Gerhardt Stenger, *Diderot. Le Combattant de la liberté*, Paris, Librairie Académique Perrin 2013, 790 p.

confessionnal. Il y a du sang chez Diderot, mais ce n'est plus celui du soldat ou du martyr, c'est celui des mens-trues.

Alors qu'il reste encore des traces de christianisme chez Rousseau et même chez Voltaire, Diderot n'a qu'une hâte : arracher la religieuse à sa clôture, la pénitente au confessionnal et la femme à l'empire du prêtre. Michelet sera son parfait disciple.

Les Pères de l'Eglise, avec cette hardiesse de pensée, ce génie de la formulation et cette concision latine que le français n'attrapera jamais, avaient dit de la femme qu'elle était *tota in utero*. Ce qui en soi n'avait rien de honteux ou de dépréciatif. Ce n'est qu'assez tardivement que l'Eglise, qui prend toujours le temps de la réflexion, a reconnu officiellement que la femme avait une âme. Je parle bien entendu d'une âme immortelle et pas d'un inconscient qu'on irait déboutonner chez un psy.

La femme avait certes une âme, et les martyres et les vierges saintes nous l'ont surabondamment prouvé. Or notre Diderot se désole de cette âme toute céleste que l'Eglise reconnaît à la femme. Il la veut, lui, *tota in utero*, comme l'avaient vue les Pères de l'Eglise. Et c'est de cet utérus qu'il fait son sujet d'études, son champ d'investigation. Philosophe aujourd'hui, demain gynécologue et après-demain sexologue.

La voie est toute tracée. Enfin on a quitté le ciel. On est redescendu sur terre, sur un terrain connu. Diderot est trop bouillant et trop bouillonnant pour se satisfaire du matérialisme étroit et sec d'un d'Holbach, d'un Helvétius, d'un Cabanis. C'est le satyre en lui qui le sauve. Il est amoureux de la femme, il est amoureux de sa chair. Il se passionne pour ses entrailles. Il vous accroche par le revers de votre veston et

c'est une coulée de lave qu'il déverse dans votre oreille.

A cet athée, il fallait un dieu. Ce dieu fut la femme. Il n'eut pas à chercher bien loin. Elle était là sous la main, oserais-je dire toute consentante ?

De la conversation au bavardage

Mais la femme, encore célébrée par Diderot, Rousseau et ceux de leur école comme Michelet et les Goncourt, devait bientôt échapper à ses libérateurs idolâtres. Elle cessa d'être ce qu'elle avait toujours été : elle cessa d'être la femme, toutes choses ayant cessé d'être ce qu'elles avaient été jusque-là. Car les sexes eux-mêmes avaient cessé d'être distincts. Plus de guerre entre les sexes, et plus de conversation non plus.

Pauvre Denis, pauvre Sophie ! Qui rallumera les cendres de vos amours volcaniques, de votre correspondance amoureuse ? Et tout ce temps passé, tout ce temps perdu à s'écrire quand on a tant d'autres choses à faire, comme de travailler par exemple et de construire le monde futur ! Le corps de la femme avait cessé d'être la propriété de l'amoureux, de l'amant, du poète, voire de l'homme d'esprit et de conversation, pour devenir la chose du technicien.

Et c'est ainsi que la littérature disparaît dans le bavardage, la glose, l'exégèse, le journalisme et les sciences humaines, et qu'Abélard et Héloïse se retrouvent dans la salle d'attente des psys en compagnie de Tristan et d'Yseult, de Don Juan et de Dona Elvire.

G. J.

Stein et la personne

Il n'est pas dans les habitudes de *choisir* de publier des recensions d'ouvrages en allemand. Faisons une exception pour cette thèse de doctorat d'un Suisse issu de l'Université de Fribourg, actuellement rattaché à une province française du Carmel. Le sous-titre en explicite le contenu : le problème de la personne humaine dans sa stricte individualité, selon Edith Stein (philosophe allemande d'origine juive, convertie, carmélite, gazée à Auschwitz en août 1941).

La thèse de Christof Betschart n'est pas un travail de pionnier, mais une recherche qui s'appuie sur de nombreux travaux antérieurs, ce qui rend d'autant plus méritoire toute innovation d'interprétation.

L'ouvrage comprend une manière de résumé (pp. 333-351) qui ne dispense pas de lire les autres chapitres mais peut servir de conclusion et, à la rigueur, d'introduction. A la rigueur, car il convient d'avoir à l'esprit une information de base : Edith Stein, phénoménologue, disciple de Husserl, s'est intéressée nécessairement au problème de la *conscience*, à ce que l'on pourrait appeler l'aspect « psychologique » d'une théorie de la connaissance. Elle s'est donc penchée sur le *sujet* humain non plus seulement dans la perspective de la conscience qu'il prend de son monde, mais dans le souci de savoir comment un individu se *personnalise*, devient responsable de lui-même et capable d'assumer des valeurs qui l'orientent.

Au cœur de cette recherche, vient se dessiner le motif d'une problématique particulière : celle d'un état de person-

nalisation qui, à l'opposé de tout blocage sur une conception égoïste de l'*individu*, apparaîtra bientôt comme une *excellence d'individuation*. Que répondre lorsque la question n'est plus : comment une progression vers des valeurs spirituelles contribue-t-elle à un *processus* de personnalisation ? mais : *quelles sont* les dimensions initialement spirituelles qui façonnent l'individu personnel ?

C'est en cherchant à répondre à cette question relative à l'anthropologie de Stein que l'auteur innove. On pourrait croire que l'idée de la personne porteuse de qualités proprement individuelles soit chez Stein une conquête théorique tardive, liée à son évolution vers le Carmel. Or il semble que « les principaux développements dans la compréhension de Stein ont lieu dans les premiers stades de sa recherche ». Autrement dit : s'il faut admettre que l'individualité est une *qualité constitutive* radicale de la personne, elle est ce que Betschart appelle « le sceau irrépérable de Dieu » sur l'âme humaine. Et c'est de cela que Stein aurait eu l'intuition, bien avant sa découverte explicite des valeurs de la religion positive et de la vie mystique.

Cette superbe thèse est donc que, dans la personne, avant toute prise de conscience explicite, une source est active et un *noyau fécond*. Elle se termine sur de riches considérations, proprement théologiques, portant sur l'analogie entre la conscience humaine et la conscience divine, trinitaire ou christologique.

Philibert Secretan

Christof Betschart
o.c.d.,
Unwiederholbares
Gottessiegel
Personale Individualität
nach Edith Stein,
Studia cœcumenica
friburgensia 58,
Bâle, Friedrich
Reinhardt Verlag 2013,
370 p.

Jacques Ellul

La foi, moteur de la critique sociale

Jacques Ellul,
Le Vouloir et le Faire.
Une critique théologique
de la morale, réédition,
Genève, Labor et Fides
2013, 304 p.

Jacques Ellul
dans les années 80



Quand on m'a proposé de lire l'œuvre centrale de Jacques Ellul (1912-1994) sur l'éthique chrétienne, j'ai tout de suite dit oui. J'avais en mémoire la critique sévère de ce protestant français, décédé il y a 20 ans, contre la société qui érige la technique en système aliénant (*Le bluff technologique*, 1988). Mais je fus tout de même déstabilisé par le développement de sa pensée théologique à la lecture de la réédition de son ouvrage de 1964, *Le Vouloir et le Faire*. Car la pensée du rapport entre la foi et l'éthique qu'il y développe est radicale.

Pour Jacques Ellul, la morale n'est que la conséquence de la chute. Il ne peut donc pas y avoir d'éthique chrétienne !

L'homme ayant voulu connaître le bien et le mal, tout système éthique est marqué du sceau de la chute. L'homme ne peut pas connaître par lui-même ne serait-ce qu'une bride du Bien authentique. Seule la révélation peut ouvrir un chemin vers ce Bien. Et cela dépend uniquement de la volonté de Dieu, de sa grâce. « La conscience n'est pas une part intégrée de l'homme qui se souvient des cieux. »

Le choc est rude pour un catholique comme moi, nourri d'une culture thomiste qui accorde à la raison la capacité de connaître par elle-même le bien et le juste inscrits au cœur de la nature humaine.

Pourtant, au fil des pages, j'ai découvert chez ce professeur hors norme - il enseignait l'histoire des institutions à l'Université de Bordeaux, mais il traita dans ses 58 livres autant de sociologie que d'éthique et de théologie - une richesse de pensée stimulante. Si l'éthique chrétienne est impossible, c'est en tant que système qui prétend définir ce que sont le bien et le mal. Cependant, à ses yeux, les chrétiens vivant dans un temps et une société donnés doivent s'adjudger une morale. Si celle-ci ne rapproche pas de Dieu, elle permet la vie sociale.

Ellul s'est insurgé contre la réduction du christianisme à une morale, alors que celui-ci est d'abord une expérience de foi, une espérance devant le silence de Dieu. Le constat vaut aujourd'hui encore. La norme n'est pas

l'essence du christianisme, la révélation et l'incarnation sont premières. En ce sens, la rupture que faisait Jacques Ellul il y a 50 ans entre foi et morale peut interpeller aujourd'hui encore. Il est donc heureux que les éditions Labor et Fides aient réédité cet ouvrage majeur de la pensée protestante francophone du siècle passé.

La contradiction cependant pointe, car comment vivre une foi incarnée sans qu'elle prenne forme dans une morale qui puisse être comprise et vécue par d'autres ? Il s'agit bien plus d'une pensée en rupture que d'une pensée en dialogue.

Questions-réponses

C'est pourtant la référence au dialogue que choisit Frédéric Rognon pour présenter Jacques Ellul. L'explication vient dans les dernières pages de son ouvrage, *Jacques Ellul, une pensée en dialogue*. Le professeur en philosophie de la religion à la Faculté protestante de Strasbourg constate que Jacques Ellul considère la Bible comme un livre de questions auxquelles le lecteur lui-même apporte les réponses. Ainsi opère-t-il avec les auteurs qui l'inspirent. Il invite ses lecteurs à faire de même, à lui être « fidèlement infidèles », selon son expression. Dès lors, le dialogue consiste en un jeu de questions-réponses dont celui qui donne les réponses reste le maître.

Dans la première moitié du livre, Frédéric Rognon propose un parcours du versant sociologique, puis du versant théologique de Jacques Ellul. Dans la deuxième partie, il met en perspective la pensée de Jacques Ellul avec ses sources (S. Kierkegaard, K. Marx et K. Barth), avec ses repoussoirs (dont J.-P. Sartre et S. Freud) et avec divers

auteurs de son époque. C'est là qu'on découvre la liberté que prend Ellul dans l'interprétation de la pensée d'autrui pour construire sa propre approche. Enfin, dans les vingt dernières pages, on entre dans une réelle prise de distance par rapport à l'objet de l'étude.

Qui veut découvrir la pensée de Jacques Ellul dans sa globalité sera bien servi par le livre de Rognon. On comprend que la critique sociale du penseur bordelais ne peut être comprise qu'en relation avec sa foi et la compréhension qu'il en a. On découvre un homme passionné, ancré dans une espérance vécue comme une « lutte pour contraindre Dieu à sortir de son silence ».

Si Frédéric Rognon met bien en lumière plusieurs clés herméneutiques de la pensée du théologien, il ne dit rien par contre sur le lien entre son œuvre et sa vie. Pourquoi une telle radicalité ? La découverte de la foi par la lecture de Calvin n'explique sans doute pas tout. Quelle expérience de dérégulation Ellul a-t-il lui-même vécue ? Quelles relations a-t-il eues avec ses contemporains, en particulier avec Paul Ricoeur, l'autre grand penseur protestant français du XX^e siècle, qu'il a lu, cité et critiqué ? De ces deux livres, je retiens l'invitation à m'inspirer librement de Jacques Ellul pour comprendre la dialectique entre la foi chrétienne et le monde dans lequel je vis. Une démarche à reprendre de génération en génération.

Jean-Claude Huot

Frédéric Rognon,
Jacques Ellul,
une pensée en dialogue,
réédition, Genève, Labor
et Fides 2013, 390 p.

Homosexuels catholiques

Claude Besson,
Homosexuels catholiques.
Sortir de l'impasse
Paris, L'Atelier 2012,
138 p.

Est-il possible de vivre son homosexualité et sa foi chrétienne dans l'Eglise catholique ? C'est la question que pose Claude Besson, dans une réflexion approfondie. Douze années d'écoute respectueuse et d'échanges avec des homosexuels chrétiens au sein de l'association « Réflexion et Partage » lui permettent de dire que l'Eglise doit évoluer si elle veut arrêter de blesser des chrétiens authentiques. Elle doit avoir un langage audible et annoncer la Parole. Ainsi ce livre est ponctué de témoignages « qui ne sont pas là pour justifier une pensée », mais qui « révèlent des visages humains, des personnes que l'on ne peut pas enfermer dans un aspect de leur identité ».

Claude Besson reprend tous les on-dit relatifs à l'homosexualité et les démonte, notamment ceux sur l'origine de l'homosexualité et sur l'altérité. Ainsi on reproche souvent aux couples homosexuels de ne pas vivre l'altérité, et pourtant la relation avec une autre personne, quelle que soit son identité, est toujours un lieu d'altérité !

La position de l'Eglise catholique pour sa part n'a pas évolué malgré l'apport considérable des sciences humaines. Elle accueille les personnes mais fait de l'homosexualité une pathologie. Seuls quelques rares évêques et théologiens (Xavier Thévenot, Daniel Helminiak, Véronique Margron...) ont fait progresser la réflexion.

L'auteur propose une analyse des quelques textes souvent utilisés pour condamner l'homosexualité. De fait la Bible en parle peu et quand elle le fait, ce n'est pas pour la condamner directement. Il faut tenir compte du contexte, réinterpréter en fonction de l'histoire et laisser le dernier mot à « Jésus-Christ, plénitude de toute loi ». Puis Claude Besson propose un chemin de foi pour les personnes homosexuelles, chemin qui devrait leur permettre de vivre une foi adulte, mais aussi une relation d'amour responsable et féconde. Enfin, il propose une pastorale à l'intention des homosexuels. Il est temps d'en « prendre soin », de les accueillir dans nos communautés, de favoriser des lieux d'accueil et de leur donner leur juste place.

« Il y a des situations très diverses. L'important est de trouver la juste place où chacun se sente accueilli, reçu. Quand je demande une place, c'est peut-être parce que je me sens exclu. Demander une place, c'est demander de la recevoir, mais il faut que quelqu'un me la donne » (Père Luc Crépy). Cet ouvrage, à la fois audacieux et mesuré, passionnant et facile à lire, sera très utile aux responsables pastoraux, aux parents qui découvrent qu'un de leurs enfants est homosexuel, mais aussi à chacun d'entre nous, car, au-delà de ses propositions, il aidera chacun à changer son regard.

Odile Tardieu

■ Psychologie

**Sous la direction de
Pierre-Yves Brandt et James M. Day
Psychologie du développement
religieux**

*Questions classiques
et perspectives contemporaines*
Genève, Labor et Fides 2013, 258 p.

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un colloque organisé à l'Université de Lausanne en mai 2010 sur le développement religieux. Les différents auteurs se répartissent en trois grandes catégories : psychologie du développement (en partant de Piaget), psychanalyse et psychologie socioculturelle. Chaque spécialiste développe son domaine de compétence de manière très judicieuse.

Le développement religieux suit-il une logique, des stades, à la manière du développement moral de Piaget ? Il semble en tout cas se poursuivre avec l'âge adulte et être lié à d'autres dimensions du développement (l'affectivité, les expériences de vie). Sigmund Freud avait associé la religion aux expériences infantiles et au narcissisme. A la suite de H. Kohut (cf. chapitre de James W. Jones), le narcissisme est compris différemment, sous l'angle d'un développement vers une maturité, et la religion peut jouer un rôle de « soi-objet », qui permet de transformer les expériences primaires (narcissisme) vers des formes plus matures et adultes : identité solide, valeurs pour guider les actions, etc. Winnicott fut le premier à avoir parlé d'« espace transitionnel » (entre subjectivité et objectivité) où la culture - dont l'art et la religion - prolonge pour l'adulte les vertus et la fonction du jeu chez l'enfant. La religion, dans ses « formes adaptatives » précise-t-on, favoriserait un espace de transformation, tandis que dans ses formes non-adaptatives, elle peut maintenir dans une dépendance.

En plus de l'angle du développement individuel (cf. troisième partie, culturelle), la communauté religieuse, dans sa vie concrète et ses vicissitudes, peut être elle-même « transitionnelle », car le religieux est une ressource qui permet de relier à la fois à soi et au différent : une identité personnelle et du groupe dans un dialogue avec les autres et le reste du réel.

Une lecture nourrissante, dans le monde toujours en mouvement des recherches en psychologie de la religion.

Raphaël Broquet

■ Spiritualité

**Archimandrite Sophrony
Lettre à des amis proches**

*Traduit du russe par Anne-Marie et
Athanasé Tatsis-Botton*
Paris, Cerf 2013, 146 p.

L'archimandrite Sophrony (1896-1993), fondateur de la communauté monastique orthodoxe de Saint-Jean-Baptiste, est surtout connu pour son livre sur le starets Silouane, maître spirituel canonisé par l'Eglise orthodoxe de Constantinople en 1988. Est présentée ici la correspondance du Père Sophrony avec la famille de son grand ami l'archiprêtre Boris Stark qui, après avoir vécu une vingtaine d'années en France, voulut exercer son ministère au cœur de la Russie provinciale.

Sa correspondance régulière et pleine d'affection « n'a cessé de nourrir spirituellement notre famille », écrira une descendante du Père Boris, tant elle témoignait de son grand amour pour Dieu et de sa profonde foi.

Nous y trouvons des conseils judicieux adressés à la mère de famille, Natacha, longtemps dans la peine après la perte de son aîné de neuf ans, puis tracassée par des ennuis de santé. Il parle avec grande simplicité de sa vie de prêtre orthodoxe, de sa joie de célébrer pendant des heures « la divine liturgie », de la dimension extraordinaire que prend dans sa vie la Résurrection du Christ, mais aussi de ses souffrances physiques et morales.

Fait remarquable : cette correspondance et cette grande amitié avec la famille du Père Boris perdureront pour ainsi dire jusqu'à sa mort, malgré la distance et les infirmités dues au grand âge.

Ces lettres gardent le charme des écrits épistolaires qui avaient leurs lettres de noblesse avant le prodigieux développement de l'informatique.

Monique Desthieux

 ■ Portraits

Gérard Bardy
Les moines-soldats du Général
 Paris, Plon 2012, 270 p.

Impressionnant, cet h ro isme pour secourir autrui au risque de mourir ! Quinze chapitres, quinze récits d'hommes donnés à Dieu, patriotes et courageux, de Georges Thierry d'Argenlieu, carme, à Mgr Jules Sali ge, le prélat de la Résistance. Leur foi en Dieu les motive à suivre les pas de Jésus, pour aller au-devant du prochain désemparé, n'hésitant pas à sacrifier leur vie.

Nous découvrons leur audace pour venir en aide à leurs frères et s eurs en détresse, tant sur le front des combats qu'à l'intérieur du pays. Nous partageons des épisodes émouvants, comme des secours sur les premières lignes malgré les tirs, ou les écrits et interventions de Mgr Sali ge, archevêque de Toulouse, pour défendre les opprimés. L'attitude lucide et intrépide de ce dernier suscite admiration et émerveillement. Revues dans le contexte périlleux du moment, ses paroles constituent une force poignante.

L'auteur, journaliste et historien, esquisse avec bonheur le portrait vivant de ces personnalités attachantes, chacune honorée de la prestigieuse distinction « La croix de compagnon de la Libération ». Ces tranches de vie bien documentées rappelleront aux anciens des heures cruciales de la guerre 39-45.

Willy Vogelsanger

Gilbert Perritaz
Entre diable et bon Dieu
 Fribourg, La Sarine 2012, 246 p.

La grandeur d' me au cœur de vies ordinaires à la campagne attire notre sympathie. L'évocation de ces dix-huit personnages, chacun avec ses talents et ses travers, forme une belle fresque de la vie quotidienne, surtout en terres fribourgeoises. Attentif aux détails, l'auteur nous emmène dans un univers où l'humain fait plaisir à voir. Paysannerie, politique, Eglise, bistrots, famille... un souffle d'air traverse ces existences laborieuses non médiatisées ou si peu.

Gilbert Perritaz, 83 ans, prêtre en Gruyère, connu pour ses propos de bon sens, avait écrit en 2003 *L'infanterie du bon Dieu*, un regard empathique sur le clergé fribourgeois.

Willy Vogelsanger

 ■ Société

Daniel Cornu
Tous connectés !
Internet et les nouvelles frontières de l'info
 Genève, Labor et Fides 2013, 218 p.

Signé Daniel Cornu, ancien professeur en éthique du journalisme, médiateur de la profession, ce livre, remarquablement document , intitulé modestement essai, fait le tour de la question : des origines de l'Internet, des mutations journalistiques et éthiques qu'il a causées, aux derniers (  la date de parution !) développements technologiques dans les connexions et les ordinateurs.

N'oubliant pas de « démythifier » au passage les idées reçues sur la « portée révolutionnaire » de l'ère du multimédia (rappelant que José Bové n'utilisait pas Internet), l'auteur est assez avis  pour voir dans le Net le vecteur de la pensée dominante, *in fine*. Il analyse en quoi ce moyen de communication universel ne saurait être « démocratique » que sous couvert d'anonymat, puisque ce média permet à tout et à son contraire d'être exprimé sous « pseudo », donc anonymement. L'Internet, c'est Janus. Vérité/mensonge ? Timisoara, Abou Graib, Wikileaks, plagiats dans les hautes sphères universitaires, autant de manipulations.

On n'a pas assez mesuré le renversement d'éthique qui s'est opéré dans l'histoire de la « liberté d'expression ». L'aspect légal des développements du multimédia et la responsabilité engagée sont en mutation : un journaliste qui *tweete* engage sa rédaction et son entreprise (  propos du *Monde*). D bouloonnant les légitimités, le Net a ouvert la voie au fait que les journalistes n'ont plus le monopole de la parole (le site *Rue 89*).

Dans l'abolition des frontières privé/public, s'immiscent à nouveau les limites du droit. Les journalistes peuvent-ils puiser dans Facebook ? (Les photos innocemment

« avantageuses » de jeunes victimes abusées par un prédateur ont fait la une récemment.)

Mais Internet est aussi un nouveau vecteur d'archaïsmes, comme les rumeurs ou les théories du complot qui font florès. Daniel Cornu a raison de citer Gabriel Tarde (*L'opinion et la foule*) ou Tocqueville sur la démocratie.

Valérie Bory

Littérature

Shmuel T. Meyer

Ah, j'oubliais l'effarante beauté des lieux

Portraits et paysages de Genève

Récits

Genève, Métropolis 2013, 168 p.

Un écrivain qui a beaucoup bourlingué revient vivre pour un temps à Genève, une ville qu'il connaît bien et à travers laquelle il nous entraîne. Son livre se compose de dix-neuf évocations, dont certaines se contentent d'une page, d'autres de dix à quinze tout au plus.

Le suivre est assez palpitant. Son écriture est belle, pleine de poésie et souvent de tendresse. Une jeune femme qui voulait présenter l'écrivain à son public résume : « Cette lecture devrait nous mener vers d'autres paysages, à la rencontre d'hommes et de femmes surprenants. »

Le premier de ces personnages est un vieil homme qui vit seul, sur les restes de sa famille, héritier peureux dont la mort, dit-il, simplifierait l'existence. Un autre, histoire de réhabiliter sa mémoire papillaire, redécouvre avec délice un pot de Cénovis. Un autre encore parle de son père, « ce juif flamboyant qui avait la gueule de Mas-troianni et qui, toutes les fins de semaine, prenait sa Facel Vega pour aller caresser les seins d'une pin-up de Saint-Tropez ».

Dans une petite rue, un homme rencontre un vieux en robe de chambre rouge, le fantôme d'Albert Cohen. Ce héros qui dit « ignorer ce pays qui est le nôtre... Je suis un juif de la nostalgie, vous êtes celui de l'épopée... » Cet Albert Cohen revit dans la mémoire d'un veuf qui, dans ses salons, avait, avec son épouse, reçu des intellectuels très importants et qui maintenant ne peut que sourire à la caissière de la Coop,

ne sachant plus parler aux vivants... Dans un troquet de la rue de Carouge, on assiste à une conversation d'ivrognes et à la rue de la Servette, dans un vieux salon, un autre vieil homme, russe et musicien, se souvient, en attendant son élève, du 2 mai 1945 à Berlin... Il écoute Martha Argerich jouer Ravel. Dans ce morceau, nous dit-il, Ravel est toutes les jeunes juives qui entendent l'humanité. Dans une scène de désolation absolument bouleversante, une jeune avocate doit défendre un Noir accusé de meurtre et sa défense se résume à deux mots : « suicide assisté ». Dans un hôpital psychiatrique, un homme offre un livre à une autre patiente et celle-ci le remercie le lendemain : « C'est le premier livre que je lis de ma vie. »

Celui que je vous présente n'est sans doute pas mon premier livre, mais je l'ai beaucoup apprécié.

Marie-Luce Dayer

Antoine Jaquier

Ils sont tous morts

Roman

Lausanne, L'Age d'Homme 2013, 278 p.

Halte ! Etes-vous certain de vouloir vous engouffrer dans la boue ? De vouloir ouvrir ce livre ? Bon, essayez. Je l'ai fait. En suivant bien d'autres lecteurs, attirés peut-être par ce titre pourtant tragique : *Ils sont tous morts*. Qui ça ? Un groupe de copains-copines. Des durs. Amour, sexe, shit, alcool à se péter la gueule. Je ne garantis pas votre vertu, mais je vous propose quand même d'ouvrir ces pages. Et de retenir vos larmes et votre colère. Ce sont peut-être vos enfants, vos voisins, des connaissances. Et qui sait ? Peut-être même retrouverez-vous des souvenirs, des tentations, des égarements... fugaces ou tenaces. On ne touche pas au feu sans se brûler.

L'auteur se tourne vers son propre passé, à l'aube des années 80, et raconte l'odyssée de jeunes à peine sortis de l'enfance, qui se consomment jusqu'à la cendre. « Tels que présentés dans ce récit, les personnages n'ont existé que dans mon esprit. Dans la réalité, ils furent biens pires. De toute manière, personne ne se plaindra. Ils sont tous morts. »

Antoine Jaquier s'en est sorti. Vivant. Mais quand il raconte la descente aux enfers de ces jeunes, de plus en plus jeunes dans la réalité, et pour des drogues de plus en plus « raffinées », j'en frémis. De quoi méditer sur ce message du Père Teilhard de Char-din : « La vie n'est pas de la boue, mais de l'or à raffiner. »

Albert Longchamp

Jabbour Douaihy
Saint Georges regardait ailleurs
Arles, Actes Sud/Sidbad 2013, 352 p.

Ce roman, traduit de l'arabe par Stéphanie Dujols, nous conduit dans une culture très différente de la nôtre. Nous sommes au nord du Liban, près de la frontière syrienne. Il fait très chaud en plaine pendant l'été. Un couple et deux enfants emménagent donc dans un petit village maronite de la montagne. Le père, chaque matin, redescend en ville pour son travail. La mère reste avec une fillette et un charmant petit garçon qui va séduire le vieux couple voisin, riche et sans enfant. L'enfant se sent bien chez eux. Les deux vieux s'attachent à lui et lui passent tous ses caprices. Quand il retourne en ville à l'automne, ils s'ennuient à mourir et lui rendent souvent visite les mains pleines de cadeaux.

Le père fait de mauvaises affaires, troubles pour la plupart, et doit fuir à l'étranger. La mère met au monde des jumeaux et est contente que le grand garçon soit pris en charge par les voisins de la montagne qui le feront éduquer. L'enfant, musulman, se fera baptiser chrétien sur un coup de tête pour obtenir le droit d'aller étudier à Beyrouth. La suite est une succession d'aventures plus paradoxales les unes que les autres.

Après de multiples mensonges, des retournements de toutes sortes, des rencontres on ne peut plus troubles, des amours innombrables, le beau jeune homme, qui séduit tout le monde mais qui est en réalité en pleine dérive, sera tué par des miliciens qui le prennent pour un espion. Son corps sera ramené là-haut par sa grande sœur éplo-rée, et enterré, selon le rite musulman, dans le jardin des parents adoptifs.

On ressort un peu déboussolés de ce roman, tout en se disant que dans ce Proche-Orient, tout doit sûrement se passer comme décrit... Déroutant... insaisissable... incarnant sans doute les paradoxes de cette région.

Marie-Luce Dayer

■ Photographies

Olivier Föllmi, Charles Genoud
Birmanie
Rêve éveillé
Genève, Olizane 2013, 176 p.

C'est, en effet, un *rêve éveillé* que nous offrent les photos d'Olivier Föllmi, photographe universellement connu ; celles d'une Birmanie qui existe toujours, même dans ses tourments passés ou actuels. Et c'est un chemin spirituel que Charles Genoud médite, dans des aphorismes concis, en regard de ces photos. L'octuple sentier vers l'éveil enseigné depuis des millénaires par le Bouddha est réalité pour les Birmans d'aujourd'hui : la compréhension, la pensée, la parole, l'action, le moyen d'existence, l'effort, l'attention et la concentration... justes.

Toute image est à observer dans sa beauté, dans la rencontre, en relation avec les profondeurs de la méditation, qui, à chaque pas, ensemeince toute activité, sans recherche de but, dans le non-attachement, la joie, la générosité, l'impermanence, la vigilance, l'apaisement, la présence à l'instant, la sagesse... pour faire grandir la liberté intérieure de l'esprit égaré par le feu du désir, la tristesse, l'exil de soi, la souffrance, l'attachement, la haine...

Images, méditations... un fil d'or qui fascine ! Quel que soit notre chemin spirituel, il y a là, pour le regard et l'esprit, une voie qui élève au meilleur de soi-même. Un joyau à découvrir dans le silence et la lenteur.

Marie-Thérèse Bouchardy

Castaing Jean-Michel, *48 objections à la foi chrétienne et 48 réponses qui les réfutent*, Paris, Salvator 2013, 256 p.

*****Coll.**, *Vers une catholicité œcuménique ?*, Fribourg, Academic Press 2013, 300 p. [44691]

*****Coll.**, *Femmes artisanes de paix. Des profils à découvrir*, Paris, Médiaspaul 2013, 286 p. [44688]

Cornu Michel, *Aux portes de l'indicible. Incarnation et musique*, Lausanne, L'Age d'Homme 2013, 322 p.

Emonet Pierre-Marie, *La Métaphysique source d'émerveillement*, Moncton/Canada, Tarma 2013, 256 p.

Ferrer Michel, *Birmanie*, Genève, Olizane 2014, 350 p.

Ferry Luc, *Ravasi Gianfranco, Le cardinal et le philosophe*, Paris, Plon 2013, 314 p.

Francoeur Pierre, *Prier la vie*, Paris, Médiaspaul 2013, 86 p.

François (=Jorge Mario Bergoglio), *L'Eglise que j'espère*, Paris, Flammarion/Etudes 2013, 240 p.

Gilbert Guy, *Jésus, un regard d'amour*, Paris, Philippe Rey 2013, 240 p.

Grieu Etienne, « J'ai besoin de toi pour découvrir que Dieu, c'est vrai. » *Le souffle de Diaconia*, Paris, Salvator 2013, 128 p.

Hoppenot Marguerite Ph., *Prier c'est aimer*, Paris, Médiaspaul 2013, 120 p.

Lonsdale Michael, *Jésus, j'y crois*, Montrouge, Bayard 2013, 106 p.

Marguerat Daniel, *Vivre avec la mort. Le défi du Nouveau Testament*, Bière, Cabédita 2013, 92 p.

Marier Gérard, *Les Evangiles lus autrement*, Paris, Médiaspaul 2013, 286 p.

Martini Carlo Maria, *Cherchez Jésus et soyez heureux d'être chrétiens*, Paris, Médiaspaul 2013, 104 p.

Moingt Joseph, *Figures de théologiens : M. Blondel, E. Troeltsch, D. Bonhoeffer, A. Dumas, M. de Certeau, H. de Lavalette, G. Kowalski, H. de Lubac, M. Légaut, J. Loew*, Paris, Cerf 2013, 288 p.

Pascal Blaise, *Pensées et opuscules*, Paris, Cerf 2013, 252 p.

Peacock Thomas Love, *Melincourt. Roman*, Lausanne, L'Age d'Homme 2013, 292 p.

Repond Micheline, *Rencontres au cœur de l'humain*, Fribourg, La Sarine 2013, 166 p.

Ricoeur Paul, *Cinq études herméneutiques*, Genève, Labor et Fides 2013, 140 p.

Roger Jacques, *Les sept chefs-d'œuvre de Dieu. La beauté des sacrements de la foi*, Paris, Médiaspaul 2013, 170 p.

Rufo Marcel, *Tu réussiras mieux que moi. Craintes et désirs d'école*, Paris, Anne Carrière 2013, 182 p.

Salamolard Michel, *Le pari fou des chrétiens. Big Bang, eucharistie, œcuménisme* St-Maurice, Saint-Augustin 2013, 242 p.

Sesboué Bernard, *L'Eglise et les Eglises. La conversion catholique à l'œcuménisme*, Paris, Médiaspaul 2013, 136 p.

Sylvoisal, *Le Festin du Diable*, Vevey, Le Cadratin 2013, 128 p.

Walther Eric, *Formateur d'enseignants. Vies en dialogue. Volume I*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013, 176 p.

Walther Eric, *Formateur d'enseignants. Vies en dialogue. Volume II*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013, 144 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ +41 22 827 46 78

Pour en savoir plus :
www.cedofor.ch

Ich bin ein Berliner

Après l'incroyable pétarade de la nouvelle année, la ville de Berlin retrouve ses esprits. Un esprit qui demeure unique en Europe occidentale, gonflé de projets, de bouillonnement, d'audace. Sur la ville on a à peu près tout dit, et d'abord sur son histoire chargée, atroce, le cœur des ténèbres. Partout des traces de ce passé subsistent, mémoriaux, ruines, musées, et rappellent à l'humain oublieux que l'impen-sable est plausible - pire, qu'il est advenu.

Je me suis installé ici pour presque un mois, avec l'espoir d'avancer dans l'écriture de mon prochain roman. Le choix de la capitale allemande ne doit rien au hasard. Pour un homme de ma génération, né quelques années avant la chute du mur, Berlin représente le lieu de liberté absolu, hors-norme, particulièrement propice à la création. Et pour cause : depuis la fin des années 80, une ébullition constante agite la ville ; partout des hommes et des femmes se regroupent pour inventer des nouvelles formes de vies en communauté, d'expressions artistiques, de théories philosophiques ou politiques. Partout des lieux de fête, des bars, des théâtres et cinémas indé-

pendants, des squats, des galeries, des salles de concert, qui sortent de terre comme des champignons et se gèrent grâce à l'enthousiasme des habitants.

Il existe ici une sorte de force brute, de courant créateur qui s'engouffre et galvanise toutes celles et ceux qui vivent ou passent par la ville. Il suffit de se balader dans les rues de Prenzlauer Berg, de Kreuzberg ou de Neukölln pour ressentir cet élan protéiforme qui électrise même les plus pondérés. La ville est d'ailleurs victime de son succès et de sa réputation, puisque désormais plus de touristes viennent ici qu'à Barcelone, ce qui ne va pas sans modifier l'aspect de la cité, souvent au détriment de ses habitants.

Tout de même, ce qui fascine, au-delà de cette magie contagieuse, c'est de voir à quel point les choses peuvent tourner rapidement, souvent pour le pire, parfois pour le meilleur. La capacité de résilience et de renouvellement est proprement sidérante. Pour la génération de mes grands-parents, la simple évocation du mot « Berlin » renvoyait aux bombes, aux massacres, à l'innommable. Pour la génération de mes parents, « Berlin » rappelle d'abord le cœur d'une guerre froide inapte et la construction d'un mur

absurde. Pourtant, pour ma génération, « Berlin » ramène directement aux étoiles, à la liberté, à la culture. Il n'est plus trace désormais, à part bien sûr dans les mémoires, de la terreur et du chaos. Deux générations seulement et nous sommes passés de la capitale du crime et de la coercition à celle de l'exaltation créatrice et libertaire. Il n'est même pas question de réconciliation : tout se fait spontanément, par le simple voisinage des peuples et les affinités réciproques.

Sans doute l'histoire particulière de la ville explique-t-elle en partie ce basculement. Le besoin de tout remettre à plat, de trouver de nouvelles formes d'expression, de sortir du marasme pour précipiter la capitale dans l'émulation artistique et culturelle, qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

J'écris porté par ces forces, soutenu par ce souffle. Un roman n'est qu'une suite de petites batailles à livrer quotidiennement, et dont on ne peut que sortir vainqueur ou renoncer. Chaque jour il faut aller chercher le suc, tailler l'écorce pour récolter la sève, et bien que profondément exaltant, et parfois jouissif, ce travail n'en demeure pas moins épuisant et souvent ingrat. « Faire la poste entre les mots et les choses », disait Nicolas Bouvier.

A Berlin, plus que n'importe où ailleurs, je me sens de taille à mener le combat, à affranchir chaque lettre. Une promenade dans la ville, une bière dans un bar, un concert punk ou classique suffisent à redonner de la force et de l'envie, dont on finit toujours par manquer. On se sent participer à quelque chose, au besoin de façonner, de transformer, d'embellir la pâte humaine sur laquelle les gens travaillent ici avec une liberté de ton et d'esprit unique. On se sent vivre sans barrière et créer sans restriction. En deux générations, Berlin a su se retrouver et donner une impulsion nouvelle et bénéfique à l'art, que les artistes du monde entier viennent désormais rechercher.

Matthieu Mégevand



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

ÉVANGÉLISATION ET DIACONIE

7^e journée d'études bilingues
CIFT – FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE
L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG



Centre d'études pastorales comparées
Zentrum für vergleichende Pastoraltheologie
Centro di studi pastorali comparati

Mardi 11 mars 2014

Centre spirituel Ste-Ursule – Rue des Alpes 2 – Fribourg
9h00-13h00

Entrée libre

Conférences
Témoignages
Échanges
Plenum

Avec des exposés de :

- **Gwennola RIMBAUT**, Prof. de théologie pratique, chaire Rodhain, à la Faculté de théologie d'Angers – U.C.O. :
« *De Diaconia 2013 (Lourdes) à Evangelii Gaudium* du pape François : la dimension sociale de l'évangélisation »
- **Prof. Leopold NEUHOLD**, Dir. de l'Institut d'éthique et d'enseignement social de l'Université de Graz (Autriche) :
« Pas de véritable évangélisation sans justice sociale »

Organisation :

Centre d'études pastorales comparées

Renseignements et inscriptions :

Prof. François-Xavier Amherdt – Faculté de théologie – 026 300 74 27
francois-xavier.amherdt@unifr.ch